Brieux, Eugéne
L'engrenage

BRIEUX

L'ENGRENAGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

PALAIS-ROYAL

1896

L'ENGRENAGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

Représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Comédie-Parisienne, par le Cercle des Escholiers, le 16 mai 1894. Reprise sur le Théâtre des Nouveautés le 1er juin 1894.

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR :

La rose bleue, comédie-vaudeville en un acte, représentée au grand-théâtre de Genève. In-18. . . . . . 1 fr. 50

Blanchette, comédie en trois actes, représentée au Théâtre-Libre. In-18 . . . . 2 fr.

Ménages d'artistes, comédie en trois actes, représentée au Théâtre-Libre. In-18. . . . . 2 fr.

Bernard Palissy, comédie en un acte en vers (en collaboration avec M. Salandri), représentée au Théâtre Cluny. Épuisée.

Monsieur de Réboval, comédie en quatre actes, représentée à l'Odéon. Non publiée.

BRIEUX

L'ENGRENAGE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

TRESSE & STOCK, ÉDITEURS

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS

Palais-Royal

1896



PERSONNAGES

	à la Comédie Parisienne	Tournée Baret Avril, Mai, Juin, Juillet, Août 1895
M. Morin.	DIEUDONNÉ.	DIEUDONNÉ.
Alfred Remoussin . .	HENRI MAYER	MARSAY.
Taulard.	DEPAS.	CH. BARET.
Le marquis de Storn.	DAUVILLIERS.	HATTIER.
Henri Lecardonnel . .	MONTAUX.	CLOT.
Boguin.	BONIFACE.	BERNARD.
Clapiot.	BERTHIER.	BRICHET,
Robinot.	SIBLOT.	SIRAUDON.
Un domestique. . . .	ERNEST.	EUGÈNE.
Madame Remoussin. . Mmes	JENNY ROSE,	JENNY ROSE.
Léonie	SUZANNE CARLIX.	M. LECOMTE

LE PEUPLE

En province et à Paris, de nos jours

L'ENGRENAGE

ACTE PREMIER

Le bureau de M. Rémoussin, industriel filateur. A droite, une fenêtre. Au fond au milieu, une porte et, à droite de cette porte, une bibliothèque; de l'autre côté, des chaises. A gauche, une cheminée sans garniture, chargée de papiers, rapport, plans, etc. A droite un bureau aussi très encombré avec des broches de coton et des bouteilles contenant des échantillons de teintures. A gauche, table en désordre et surchargée comme le bureau. Chaises. Aux murs, carte de France, tarifs douaniers, éphémérides, vues de l'usine sous verre.

L'ensemble sans aucun luxe, rien d'inutile.

SCÈNE PREMIÈRE

RÉMOUSSIN, Mme RÉMOUSSIN, LECARDONNEL, LÉONIE.

Rémoussin, 45 ans, mise négligée de travail, barbe mal soignée.

Mme Rémoussin, 42 ans, assez élégante, assez coquette.

Lecardonnel, 32 ans, trop bien mis.

Léonie gentille, 20 ans.

Au lever du rideau, Rémoussin est assis à son bureau face à la fenêtre. Il est en bras de chemise. Sa jaquette est suspendue à l'espagnolette de la fenêtre de

droite. Ses manchettes défaites sont debout devant lui sur le bureau.

Mme Rémoussin est assise près de lui. Lecardonnel se promène à gauche. Léonie est assise à gauche.

REMOUSSIN.

Non, je ne me représenterai pas au second tour! Non, non et non.

Mme REMOUSSIN.

Puisque tu as eu plus de voix que ton adversaire, représente-toi ! M. Boguin, le maire de Carmont, qui est adoré dans le pays à cause du bien qu'il fait, disait....

REMOUSSIN.

Non, ma femme.

Mme LECARDONNEL.

Oh ! papa...

REMOUSSIN.

Non, ma fille.

LECARDONNEL.

Monsieur Rémoussin...

REMOUSSIN.

Non, monsieur mon futur gendre ! Ah! C'est une affaire entendue, n'est-ce pas? D'ailleurs j'ai assez de travail ici, dans l'usine, pour ne pas m'en aller perdre mon temps à la Chambre. (Un silence. On est consterné.) Vous en avez donc bien envie, d'aller à Paris?

Mme REMOUSSIN.

Oh! moi, personnellement, pas du tout. C'était pour Léonie...

REMOUSSIN, à sa fille.

C'était pour toi ?

LÉONIE.

En ce qui me concerne, je me sens très bien ici. Seulement, mon fiancé . . . N'est-ce pas Henri ?

LECARDONNEL.

Évidemment, mais c'est surtout le désir de votre mère qui me faisait parler.

REMOUSSIN, remettant ses manchettes pendant ce qui suit

Je me demande ce que nous aurions fait à Paris où nous ne connaissons personne.

Mme REMOUSSIN.

Oh ! personne. . .

REMOUSSIN.

Personne. . . Il y a bien la cousine Bourdier, mais je ne suppose pas que vous aviez l'intention d'aller la voir, si riche qu'elle soit.

LÉONIE.

Certes non . . .

REMOUSSIN, à sa femme.

Une femme qui vit avec un homme sans être mariée. . .

Mme REMOUSSIN

C'est évident . . . Mais rien ne nous retient ici, où nous n'avons plus de famille.

REMOUSSIN.

Eh bien ; et nos relations ?

Mme REMOUSSIN.

Peuh ! Des gens de province. . . J'en ai assez.

On frappe à la porte.

REMOUSSIN.

Entrez !

UN DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est M. Morin, le sénateur.

REMOUSSIN.

Une minute.

Mme REMOUSSIN.

Nous te laissons.

REMOUSSIN.

C'est ça !. . Et ne rêvez plus de Paris. (Il les reconduit à gauche, tout en causant et remettant son veston.) Les électeurs veulent du gâchis, ils l'auront. Qu'ils se débarbouillent. Moi, je ne me mêle plus de rien.

LECARDONNEL.

Ah ! si vous aviez su faire votre élection ! . . ,

REMOUSSIN.

J'ai voulu la mener honnêtement, c'est pour ça que j'ai été battu, je le sais bien, mais ce n'est pas à mon âge qu'on se refait le caractère. . . Allons, à tantôt.

Ils sortent. Rémoussin va à la porte du fond et l'ouvre à M. Morin qui entre (50 ans, correct, décoré).

SCÈNE II

REMOUSSIN, MORIN.

REMOUSSIN.

Bonjour, mon cher monsieur Morin.

M. MORIN.

Bonjour, Rémoussin... Dites-moi, ce n'est pas sérieux le bruit qui court... Vous vous représentez, hein ?

REMOUSSIN.

Non. Vous savez que je n'avais pas demandé à être candidat.

M. MORIN.

On a eu assez de peine à vous décider, en effet.

REMOUSSIN, très sincère.

Après trente-cinq ans de vie honnête et laborieuse je n'ai pu réussir à faire fortune. Certes, ma filature marche bien, mais si j'avais été élu, je ne sais ce qu'il en serait advenu. En acceptant de me présenter aux suffrages de mes concitoyens, je leur faisais, je vous assure, le sacrifice de mes intérêts.

M. MORIN.

Si vous gériez mieux votre affaire !... Mais vous êtes un singulier industriel, vous faites participer vos ouvriers aux bénéfices... Et la commande Simpson... Est-il vrai que vous l'ayez refusée ?

REMOUSSIN.

Oui.

M. MORIN.

C'était 20,000 de bénéfice assurés...

REMOUSSIN.

Oui, mais transformer des matières avariées c'était me rendre complice d'un vol.

M. MORIN.

Enfin ! ça vous regarde.

REMOUSSIN.

Je ne suis qu'un industriel, mais j'ai mon point d'honneur. Depuis trente-cinq ans, ma signature n'a jamais été protestée... Jamais, vous entendez ! Il n'y a pas un homme sur terre qui puisse dire que je lui ai fait tort d'un sou, et quand on parle de moi on dit : Rémoussin l'honnête homme. De m'entendre appeler comme ça, je suis aussi fier que si on me disait : Monsieur le marquis !

M. MORIN.

Evidemment.

REMOUSSIN.

Quant à la participation aux bénéfices, c'est dans tous nos programmes.

M. MORIN.

Je ne dis pas non.

REMOUSSIN.

Alors ?

M. MORIN.

Ce n'est pas une raison.

REMOUSSIN.

C'en est une pour moi.

M. MORIN.

Vous êtes un naïf. Si je suivais votre exemple, dans ma distillerie, il y a longtemps que je serais ruiné.

REMOUSSIN.

Je m'attache à faire le plus que je puis pour les ouvriers. Mon père en était un, vous le savez. Je connais toutes leurs misères et je voudrais les soulager toutes... Rien ne me navre, par exemple, comme de voir l'effrayante mortalité qui sévit sur leurs enfants. Je veux fonder une crèche ici, près des usines, de façon à ce que les mères puissent aller y allaiter leurs petits. Je ne suis pas riche, malheureusement, mais j'ai promis une souscription de cinq mille francs.

M. MORIN.

C'est très gentil.

REMOUSSIN.

Et si j'ai rêvé d'être député, c'est qu'il me semblait qu'il y avait quelque chose d'utile à faire à la Chambre. Tous les matins, en lisant l'article de Balbigny... quoi ?... il a le courage de son opinion, celui-là... Oh! il ne les ménage pas, je le sais, ni dans son journal, ni à la tribune. Voilà un caractère ! Tous les matins, je vous dis, après avoir lu son article, et le compte-rendu des débats parlementaires, le sang me bout! Oui, le sang me bout, en voyant

comment on perd son temps, comment on vote sans savoir pourquoi, sans connaître la question; en voyant la sottise et le cynisme de ces cinq cents inutiles!

M. MORIN.

Vous vous rendrez malade.

REMOUSSIN.

Je n'ai pas votre scepticisme. Je vous assure que je me mords les poings de mon impuissance, et je me dis : « Mais il ne s'en trouvera donc pas un, au milieu de ces bavardages, de ces papotages, de ces mesquines agitations qui montera à la tribune et leur dira : Et la France, qu'est-ce que vous en faites. Et le peuple qui crève de faim et que vous avez flatté, quand donc penserez-vous à lui ! » J'aurais voulu être celui-là.

M. MORIN.

Il ne tient qu'à vous. (*Avec un demi sourire.*) Mais il faudrait être bien éloquent.

REMOUSSIN.

Eh ! peut-être pas tant que cela. Je suis convaincu, moi, que l'honnêteté porte en elle son éloquence, et que sa voix seule saurait s'imposer au milieu des querelles des partis. Il y aurait tant, tant à faire ! Je sens, moi, l'impérieuse nécessité de réformes en faveur de la classe ouvrière... S'il y avait seulement, à la Chambre... dix hommes de caractère comme Balbigny, vous verriez cela !

M. MORIN.

Vous pouvez être un de ces dix là et vous refusez ! Alors... qu'est-ce que vous voulez ? moi, je soutiendrai le candidat révolutionnaire.

REMOUSSIN.

Vous savez bien que celui-là n'est qu'un ambitieux.

M. MORIN.

Oui, mais ce que je désire avant tout, c'est que votre adversaire, M. Vaudrey, ne soit pas réélu.

REMOUSSIN.

C'est un brave homme, au fond, pas dangereux.

M. MORIN.

Il y a une chose que je ne lui pardonnerai jamais, c'est d'avoir voté le droit sur le maïs qui me coûte 60.000 francs par an. Du jour où il a fait cela, sachant bien pourtant le tort qu'il me causait, il est devenu mon ennemi ; je me suis juré qu'il ne serait pas renommé, et il ne le sera pas. Allons Rémoussin, un bon mouvement.

REMOUSSIN.

Non. Ça me dégoûte déjà, la politique... Et puis, il y a toujours la question du droit sur les blés. Je ne puis accepter qu'on mette un impôt sur le pain, et votre droit sur les blés, à tout prendre, ce n'est pas autre chose. Je voulais dire cela... vous m'avez tellement supplié, que j'ai gardé le silence sur cette question, et j'en ai comme un remords, parce que, loyalement, j'aurais dû dire mon opinion.

M. MORIN.

Les ouvriers ne veulent pas du droit sur les blés, c'est vrai ; mais les agriculteurs le demandent. Or, dans notre circonscription, il y a plus d'agriculteurs que d'ouvriers, donc vous devez soutenir les inté-

rêts des premiers. Si nous étions dans une grande ville, je vous donnerais le conseil tout opposé.

REMOUSSIN.

Alors, les programmes et les opinions se modifient suivant les besoins?

M. MORIN.

Vous êtes singulier! Vous voulez représenter des gens : par conséquent vous devez défendre leurs opinions et non pas les vôtres. La politique n'est pas une affaire de sentiment, mon cher.

REMOUSSIN.

C'est une affaire, tout simplement, alors?

M. MORIN.

Voyons, réfléchissez... Du moment que vous êtes candidat c'est pour être élu, n'est-ce pas? qui veut la fin veut les moyens.

REMOUSSIN.

Je ne veux pas être candidat.

M. MORIN, se levant.

Eh bien, mon cher ami, c'est avec des idées comme celles-là qu'on jette son pays dans les pires aventures. Si j'avais eu vos scrupules, moi, je ne serais ni propriétaire de l'*Émancipateur*, ni membre du Sénat. Et à mon banc, il y aurait quelque révolutionnaire... c'est avec des susceptibilités comme les vôtres qu'on laisse la place aux ennemis de la société et qu'on envoie la France aux abîmes. Présentez-vous, et dites que vous voterez les droits sur les blés.

REMOUSSIN.

Jamais je ne voterai les droits sur les blés.

M. MORIN, frappant sur la table.

Mais, nom d'un tonnerre ! on ne vous demande pas de les voter, on vous demande de dire que vous les voterez, il y a une sacrée différence, il me semble !

REMOUSSIN.

Ma promesse. . .

M. MORIN.

Votre promesse, votre promesse. . . Vous serez malade le jour du scrutin, voilà tout. Il y a toujours moyen de s'arranger !

REMOUSSIN.

Non. Je ne ferai pas cela.

M. MORIN.

Eh bien, je dis, moi, que vous êtes un mauvais patriote... Parfaitement. Vous sacrifiez à vos visions les intérêts primordiaux et permanents de votre pays.

REMOUSSIN.

Ne dites pas que je suis un mauvais patriote.

M. MORIN.

C'est vous qui m'y forcez. (Doucement.) Voyons... il y a les intérêts du pays... mais il y a aussi les miens qui sont les mêmes. Au nom de notre vieille amitié, je vous supplie d'accepter. Vous ne savez pas le plaisir que vous me ferez en culbutant M. Vaudrey.... Allons, Rémoussin, allons... faite cela pour moi.

REMOUSSIN.

Je ne peux pas.

M. MORIN.

Eh bien, mon cher, vous êtes un faux ami. De plus, et ici, j'élargis le débat, de plus, dis-je, vous manquez à votre devoir.

REMOUSSIN.

Moi ?

M. MORIN.

Je sais ce que je dis. Vous n'avez pas le droit d'abandonner les 5437 électeurs qui se sont comptés sur votre nom, vous n'avez pas le droit de fuir ce combat où vous les avez engagés. Leur confiance vous impose une obligatiou absolue, celle de continuer. Si vous rentriez sous votre tente après un insuccés, vous seriez semblable à un général qui jetterait son épée après le premier combat. Ce serait une désertion, entendez-vous, une désertion! Il y a, dans la circonscription 5437 pères de famille qui comptent sur vous pour défendre leurs libertés et leurs propriétés menacées ; vous ne voudrez pas, après leur avoir donné tant d'espérances, leur causer une déception aussi amère, aussi cruelle, aussi inattendue.

REMOUSSIN, très sincère.

Voilà le seul argument qui me touche.

M. MORIN.

A la bonne heure ! Tenez, ces braves gens ont commencé un pétitionnement, et ils ont chargé les présidents des comités des trois cantons de venir vous en faire part. C'est aujourd'hui jour de marché, vous le savez. Ces présidents sont arrivés

chez moi tout à l'heure, je vous les ai amenés, mais j'ai voulu d'abord vous parler en particulier. Ils sont là. Vous allez les recevoir.

REMOUSSIN.

Oui, si vous voulez.

M. MORIN, négligemment.

Et pas un mot sur les blés, n'est-ce pas ?

REMOUSSIN.

Je...

M. MORIN, à la porte.

Messieurs les présidents des comités, veuillez entrer.

Entrent Clapiot, patron d'auberge, en redingote. Taulard, costume de cultivateur, et Boguin, cultivateur endimanché.

SCÈNE III

REMOUSSIN, M. MORIN, CLAPIOT, TAULARD BOGUIN.

M. MORIN.

Mon cher Rémoussin, je vous présente M. Clapiot, patron de l'auberge du *Cheval Blanc*. M. Taulard, cultivateur, M. Boguin, propriétaire et maire de Carmont.

REMOUSSIN, leur serrant la main.

J'avais déjà l'honneur de connaître ces messieurs.

Brouhaha d'entrée. Les délégués vont s'asseoir autour de la table de gauche, Taulard tout à fait à gauche, et au premier plan.

CLAPIOT.

Monsieur Rémoussin, je ne suis qu'un simple aubergiste, c'est vrai, mais je ne suis pas tout à fait sans instruction, et je sais juger les hommes. Je puis vous dire que tout le monde compte sur vous. A Serval, vous aurez au moins dix-sept voix de majorité, autant à Montigny... peut-être vingt... et vingt-cinq à Carmont.

TAULARD.

Monsieur Rémoussin, il y a un pétitionnement, je ne vous dis que ça. Pour la pétition, il y en a qui sont venus depuis la Neuville pour la signer.

M. MORIN.

Depuis la Neuville?

TAULARD.

Oui, oui, oui. Et M. Boguin, que voilà là, et qui est le plus brave homme du monde, vous le dira.

BOGUIN.

C'est la vérité.

TAULARD.

Ça ne sera pas malheureux que M. Vaudrey soye boulé... Il n'a pas de pitié pour le pauvre monde. Il y a dix ans de ça, parce que je traversais son parc avec un lièvre que j'avais trouvé quasiment, aussi vrai que je vous le dis, il m'a fait faire un procès. Il le paiera cher.... Et l'histoire de la baleine donc!

CLAPIOT.

Si on disait tout le mal qu'il a causé dans le pays... en faisant fermer les débits à neuf heures!

TAULARD.

Oui, il y a ça encore !

BOGUIN

Il vous marcherait dessus plutôt que de vous saluer !

M. MORIN.

Vous voyez, mon cher Rémoussin, que l'opinion est pour vous.

BOGUIN.

Monsieur Rémoussin, tout le pays est sens dessus dessous. Quand on a su à Verneuil-les-Chèvres que vous n'étiez pas élu, qu'il y avait ballotage, il y en avait qui pleuraient.

REMOUSSIN.

Non ?

BOGUIN.

Oui, oui, oui, qui pleuraient...

REMOUSSIN.

Les braves gens !

TAULARD.

Et si on savait l'histoire de la baleine !

CLAPIOT.

On m'a dit qu'il y avait plus de cinq cents signatures rien que dans mon canton.

Entre Mme Remoussin.

SCÈNE IV

LES MÊMES, Mme REMOUSSIN.

Mme REMOUSSIN, agitée, en toilette, son paroissien à la main. Elle reste debout au milieu de la scène. Remoussin se lève.

Mon cher ami, il y a du nouveau. . Bonjour monsieur Morin... Bonjour Messieurs. (A son mari.) Nous allons voir si tu laisseras insulter ta femme.

REMOUSSIN.

Insulter !

Mme REMOUSSIN.

Oui insulter ?

REMOUSSIN.

On t'a insultée ?

Mme REMOUSSIN.

Oui.

REMOUSSIN.

Qui donc ?

Mme REMOUSSIN.

Madame Vaudrey.

REMOUSSIN.

Madame Vaudrey ?

Mme REMOUSSIN.

Oui, madame Vaudrey, la femme de ton adversaire.

REMOUSSIN.

Comment cela ?

Mme REMOUSSIN.

A la messe... à la sortie... J'allais prendre de l'eau bénite et j'avais la main pour ainsi dire dans le bénitier, lorsque cette femme est passée devant moi avec un air de triomphe, me bousculant presque, pour arriver la première, et en me narguant...

BOGUIN.

Ça ne m'étonne pas... la femme est aussi impolie que le mari.

REMOUSSIN.

Mon Dieu je ne vois pas ..

Mme REMOUSSIN.

Tu ne vois pas ! Elle a eu l'audace de m'offrir de l'eau bénite au bout de sa main... J'ai fait semblant de ne pas voir. Elle est sortie la première. Sur la place, je l'ai trouvée avec la femme du maire, avec celle du percepteur et je ne sais plus qui... Elles ont ricané en me regardant passer... Tout le monde qui sortait de l'église était là et l'a vu... Je ne sais pas ce qui m'a retenue.

REMOUSSIN.

Tu t'es peut-être figurée...

Mme REMOUSSIN.

Tu peux demander à la bonne qui était avec moi... Cette fille en est devenue toute rouge... Dans les groupes d'hommes on répétait ton nom en se moquant de toi.

REMOUSSIN.

Comment en se moquant de moi ?

Mme REMOUSSIN.

Non, on se gêne... Tu vas voir... En passant dans la rue des Oies Maigres, devant le débit de Jeanson...

REMOUSSIN.

C'est un ennemi, celui-là...

Mme REMOUSSIN.

J'ai entendu des chants... Lorsqu'ils m'ont aperçue, les hommes sont sortis sur le pas de la porte et ils ont continué...

REMOUSSIN.

Ces gens, il ne leur est pas défendu de chanter.

Mme REMOUSSIN.

Non, ça ne leur est pas défendu, mais tu ne sais pas ce qu'ils chantaient.

REMOUSSIN.

Non.

Mme REMOUSSIN.

Une chanson sur toi, qui a paru dans le *Réveil*...

REMOUSSIN.

Dans le *Réveil* de ce matin ? C'est Vaudrey qui me joue ce tour-là ?

Mme REMOUSSIN.

Probable.

REMOUSSIN, qui a sonné, au domestique.

Allez m'acheter le *Réveil* de ce matin... Qu'est-ce qu'elle dit cette chanson?

Mme REMOUSSIN.

Voilà...

Elle chantonne furieuse.

Rémoussin mon garçon
J'crois qu'tu files, files, files;
Rémoussin mon garçon
Tu fil's un mauvais coton.

TAULARD.

Si c'était à moi qu'on dise ça...

REMOUSSIN.

Ah ! il se moque de moi, M. Vaudrey !... Laisse-nous, mon amie, laisse-nous.

Mme REMOUSSIN.

Je pense que tu sais ce qu'il te reste à faire.

REMOUSSIN.

Sois tranquille...

Mme REMOUSSIN.

Au revoir, messieurs.. Vous nous restez à déjeuner monsieur Morin ?

M. MORIN.

Impossible, madame... Nous n'avons pas une minute à perdre. (Elle sort. A Rémoussin.) Mon cher ami, nous vous demandons votre dévouement, nous vous demandons un sacrifice, nous faisons appel à votre cœur. Présentez-vous.

TOUS.

Oui, oui, m'sieur Remoussin, présentez-vous !

SCÈNE V

REMOUSSIN, M. MORIN, TAULARD, BOGUIN, CLAPIOT.

REMOUSSIN, après un long silence.

Messieurs, je ne me montrerai pas indigne de votre confiance. Le pays a besoin de moi, je suis prêt.

M. MORIN, et les délégués.

A la bonne heure... C'est très bien...

REMOUSSIN.

Je ne veux pas que tant de braves gens dont je porte le drapeau puissent m'accuser de désertion.

TAULARD, CLAPIOT, BOGUIN, ensemble.

C'est très bien... c'est parfait... Bravo, monsieur Rémoussin.

M. MORIN.

La victoire est certaine.

TAULARD.

Pour sûr... Vous le boulerez, ce M. Vaudrey, et pour mon compte, je m'en vais travailler ferme. Quand il ne sera plus député, il n'aura plus de temps pour garder ses lièvres et pour s'occuper de sa baleine...

BOGUIN.

Et il sera peut-être un peu moins fier.

CLAPIOT.

Ce monsieur, qui veut empêcher les pauvres gens de boire la goutte lorsque les poules sont couchées !

M. MORIN, debout.

Mon cher Rémoussin, votre décision vous honore, et je savais bien qu'un homme tel que vous ne nous abandonnerait pas à la veille de la victoire, car la victoire est certaine, je le répète, seulement, il ne faut pas s'endormir ; il faut mener la campagne avec vigueur...

REMOUSSIN.

Ah ! là-dessus, mon cher monsieur Morin, j'ai justement des déclarations à vous faire. Je veux bien être député, mais je ne veux devoir mon élection qu'à la libre volonté de mes concitoyens.

M. MORIN.

Parfaitement.

REMOUSSIN.

Pas de pression d'aucune sorte, pas de petits verres, pas de menaces ni de promesses.

M. MORIN.

Entendu... Pourtant il faut ce qu'il faut.

REMOUSSIN.

Non. Rien. J'en fais une condition absolue de mon consentement.

TAULARD.

Pas de petits verres!... Avec ça qu'il n'en distribue pas, M. Vaudrey.

REMOUSSIN.

C'est son affaire.

CLAPIOT.

Il faudra bien se défendre, pourtant...

BOGUIN.

Et même attaquer.

M. MORIN.

Pour l'attaque, j'ai mon journal, *l'Emancipateur*.

REMOUSSIN.

Je vous en prie, monsieur Morin, pas d'attaques personnelles contre mon adversaire...

M. MORIN.

Vous allez trop loin.

REMOUSSIN.

Non, non, non. Discutons les idées, je le veux bien, mais laissons les personnes de côté.

M. MORIN.

Alors, il n'y a pas de polémique possible...

REMOUSSIN.

Je veux que la polémique soit courtoise, tout à fait courtoise.

M. MORIN.

Si vous y tenez...

REMOUSSIN.

J'y tiens absolument.

LE DOMESTIQUE, entrant et apportant un journal.

Voici le *Réveil*, M. Rémoussin.

Il sort.

REMOUSSIN

Ah! voyons...

M. MORIN, qui est remonté entre le bureau et la fenêtre et qui a pris le jo urnal.

Voyons, (Il lit.).. Bigre ! Il ne vous ménage pas, M. Vaudrey.

REMOUSSIN.

Oui, la chanson...

M. MORIN.

Il y a même un article de tête. (Lisant.) « Grâce aux manœuvres les plus scandaleuses, le déjeté Rémoussin »

REMOUSSIN.

Il y a cela?

M. MORIN, lui montrant par dessus le bureau.

Voyez...

TAULARD.

Faut qu'on soye bien sûr que vous êtes bonasse et puis encore bonasse pour imprimer ça...

BOGUIN.

Si vous voulez, je vais aller lui tirer les oreilles à ce journaleux.

REMOUSSIN.

Non, non, du calme.

M. MORIN, continuant de lire.

« Les électeurs ne voudront pas de ce ridicule ventru qui se lave les mains quand il pleut, et qui change moins souvent de chemise que d'opinions »

REMOUSSIN.

De qui parle-t-on ?

M. MORIN.

De vous.

CLAPIOT.

Oui, oui, oui, le ventru, c'est vous.

REMOUSSIN.

Ah ! c'est trop fort ! Voyons, Messieurs, est-ce que je suis ventru ? Est-ce que j'ai les mains sales... (Il les montre.) Aujourd'hui elles ne sont pas très propres parce que j'ai travaillé ce matin...

Il regarde ses manchettes, les voit sales et les rentre dans ses manches.

M. MORIN, toujours lisant.

Il est de la dernière violence. (Lisant.) « Le Rémoussin repoussé et repoussant roussin »... Oh ! je vois bien ce que l'on cherche, on veut vous effrayer, pour que vous ne vous présentiez pas. C'est une tactique !

REMOUSSIN.

On va voir... Et-ce qu'il y a encore autre chose ?

M. MORIN.

Il y a encore un entrefilet, mais je ne puis vraiment... vous y êtes tellement maltraité... Lisez vous-même.

REMOUSSIN.

Donnez...

TAULARD

Qu'est-ce qu'il dit ?

REMOUSSIN, froissant le journal.

Rien.

M. MORIN.

Nous allons répondre, dans *l'Emancipateur ?*

REMOUSSIN.

Je vous crois... (Il va à son bureau et écrit.) « Le sinistre polisson qui répond au nom de Vaudrey... »

M. MORIN.

Si c'est ça que vous appelez de la polémique courtoise . . .

REMOUSSIN.

Ce n'est pas moi qui ai commencé. (Il écrit encore et rature en disant :) Ce n'est pas ça . . , ça manque de nerf. . . (Il déchire ce qu'il a écrit.) Je vais à *l'Emancipateur*. Il est au journal, le rédacteur ?

M. MORIN

Oui.

REMOUSSIN.

Je vais lui dicter quelque chose qui ne sera pas

piqué des vers . . . Attendez-moi ici, le journal est à deux pas .. . Ah ! ce monsieur Vaudrey, avec son visage pustuleux et ses jambes de travers !...

Il prend son chapeau accroché près de la porte et sort.

SCÈNE VI

M. MORIN, TAULARD, CLAPIOT, BOGUIN.

M. MORIN, s'asseyant.

Messieurs, puisque nous voilà réunis, nous allons en profiter, si vous le voulez bien, pour nous occuper de l'organisation de la campagne électorale.

BOGUIN.

Je crois l'élection certaine. M. Rémoussin est aimé de tous car il n'a jamais refusé de rendre service à personne.

CLAPIOT.

C'est la bonté même.

BOGUIN.

De plus c'est un honnête homme.

MORIN.

Oh ! ça, ses adversaires eux-mêmes le reconaissent. Mais ce n'est pas assez, il faut agir.

CLAPIOT.

Moi, je m'en vais commencer par faire une tournée chez tous mes fournisseurs et leur dire que si Vaudrey est élu je ne me fournis plus chez eux.

M. MORIN.

Bien, mais faites cela discrètement.

CLAPIOT

Avec ça, qu'ils se gênent les autres!

M. MORIN.

Parfaitement, mais en ayant pas l'air de les imiter, tout en faisant la même chose, nous mettons le bon droit de notre côté.

TAULARD.

C'est vrai. Moi je raconterai partout l'histoire de la baleine.

M. MORIN.

Quelle baleine ?

TAULARD.

Vous ne savez pas ?... Dans son parc, M. Vaudrey, il n'y a pas que des lièvres, il y a un étang...

M. MORIN.

Oui.

TAULARD, très convaincu.

Et dans son étang il a une baleine qui mange, par jour, je ne sais plus combien de sacs de blé . Si on ne gaspillait pas le froment comme ça il y aurait du pain pour tout le monde.

M. MORIN, se retenant pour ne pas rire.

Comment savez-vous ça. C'est bien invraisemblable...

TAULARD.

On me l'a dit.

M. MORIN.

Qui ?

TAULARD.

Quelqu'un qui l'a vue, la baleine.

M. MORIN

Mais qui ?

TAULARD.

Un domestique que M. Vaudrey a renvoyé.

M. MORIN.

Je ne pense pas qu'il faille répéter cette chose là...

TAULARD.

Pourquoi donc ça ? Vous croyez que tous ces paysans si bêtes qu'ils soient voteront pour un homme qui leur vole leur pain pour le donner à des animaux féroces.

M. MORIN.

C'est vrai.

TAULARD.

Ça peut lui faire beaucoup de mal à M. Vaudrey.

BOGUIN.

Certainement, monsieur Morin, ça peut lui faire beaucoup de mal.

M. MORIN.

Ah!... Alors, vous en êtes sûr, père Taulard, que l'histoire est vraie et qu'il y a une baleine...

TAULARD.

Si j'en suis sûr!... Comme je vous vois.

M. MORIN.

Dans ce cas, c'est différent. Je vous donnerai cinquante francs avec lesquels vous paierez la goutte à des amis en leur racontant l'histoire et en les priant de la raconter à leur tour.

TAULARD, très large et très en dehors.

A la bonne heure! Voilà comment on fait une élection.

BOGUIN, très bon homme, joyeux.

Dans ma commune, moi, je suis certain d'avoir pour M. Rémoussin une grosse majorité.

M. MORIN.

Certain ?

BOGUIN.

Oui. Oh ! mais je les mène à la baguette. (Il rit.) Les gros cultivateurs sont pour nous ; il ne reste que la racaille... Ceux-là, je les tiens par le bureau de bienfaisance... dont je suis à peu près le seul donateur... Et ceux qui voteront pour M. Vaudrey n'auront pas de distribution de pain l'hiver prochain... (Il rit.) Voilà...

M. MORIN

Comment les connaîtrez-vous ?

BOGUIN, toujours bon homme.

Je veux bien faire la charité. mais je ne veux pas qu'on se moque de moi... Comment je les connaî-

trai, ceux qui voteront mal ? C'est bien simple (Il rit.) Je distribue d'avance les bulletins aux malheureux, et, le jour du scrutin, c'est moi qui, en ma qualité de maire, les leur prend des mains pour les mettre dans l'urne. Je regarde si le bulletin qu'ils me donnent est bien celui que je leur ai remis ; (Riant.) voilà toute la malice.

M. MORIN.

Mais...

BOGUIN.

J'ai eu le soin d'y faire un petit point derrière... Si je ne le vois pas du premier coup d'œil, je déplie et replie le bulletin en disant : « Voyons, un tel, est-ce que c'est comme ça qu'on plie un bulletin... tu n'as donc jamais voté » ! Ils n'osent rien dire et le tour est joué.

M. MORIN.

C'est très adroit.

TAULARD.

Dans nos communes, tout le monde le fait.

M. MORIN.

C'est très bien. Vous distribuerez aussi des petits verres, et vous aussi, Clapiot.

CLAPIOT.

Soyez tranquille... Il y en aura plus d'un saoûl le samedi soir.

M. MORIN, debout.

Et n'oubliez pas de dire partout, ce qui est vrai du reste, que M. Rémoussin a formellement promis de voter les droits sur les blés.

TAULARD

C'est bon cela.

BOGUIN et CLAPIOT, ensemble.

Ah ! tant mieux.

M. MORIN.

Servez-vous de tout le monde, et ne ménagez pas l'argent. N'oubliez pas qu'il s'agit du scrutin de ballottage et que l'élection peut dépendre d'une voix.

CLAPIOT.

Entendu.

M. MORIN.

De son côté, notre adversaire mettra les instituteurs et les agents voyers en campagne. Il faudra organiser des dénonciations contre ceux d'entre eux qui seront trop zélés. Il faut répondre à la terreur par la terreur, menacer les cantonniers, dire que M. Vaudrey veut empêcher la fraude sur toutes les denrées, et que l'ouvrier ne pourra plus vivre.

CLAPIOT.

C'est cela ! c'est cela ! Il faut paraître forts...

M. MORIN.

Pour cela il faut être méchant... Il sera bon aussi de distribuer des petits papiers sans signature et sans nom d'imprimeur... enfin employons tous les moyens. Certes, nous sommes navrés d'être forcés d'agir ainsi, mais comme les autres en font autant, nous serions trop naïfs de recevoir des coups sans les rendre. Si le suffrage universel n'était pas aussi bête, il ne serait pas nécessaire de le guider. C'est

le devoir des hommes intelligents comme vous de le mettre en garde contre ses propres erreurs.

Entre Rémoussin.

SCÈNE VII

LES MÊMES, M. REMOUSSIN.

REMOUSSIN.

Voilà qui est fait...J'ai un peu atténué, en chemin, mais il a son paquet.

M. MORIN.

Nous nous sommes occupés de l'élection.

CLAPIOT.

Ça va marcher... On ne ménagera ni les petits verres, ni les petits papiers...

REMOUSSIN.

Je ne veux pas de ça !...

M. MORIN, poussant Clapiot vers la porte.

Mais non, mais non... M. Clapiot dit cela en plaisantant ..Allons, au revoir, Messieurs, et n'oublions rien de ce qui est convenu.

Poignées de mains. Brouhaha d'adieux. Taulard, Clapiot et Boguin sortent.

SCÈNE VIII

REMOUSSIN, M. MORIN, puis ROBINOT.

M. MORIN.

Vous comprenez mon cher, qu'il faut bien faire quelque chose... Tout le monde distribue des petit verres...

REMOUSSIN.

Je ne veux pas.

M. MORIN.

Laissez-nous aller... Vous n'êtes pas forcé de savoir... C'est nous qui agissons, ce n'est pas vous.

REMOUSSIN.

Ça ne fait rien...

M. MORIN.

Si vous tenez à ce que M. Vaudrey soit élu, dites-le... Croyez-vous que les ivrognes qui ont insulté ce matin Mme Rémoussin ne buvaient pas aux frais de votre adversaire ?

REMOUSSIN.

Je ne veux pas de corruption. Est-ce que Balbigny tolèrerait ça lui ?

M. MORIN.

Ah! ça, mon cher ami, pensez-vous que moi, je vous conseillerais rien qui ne fût parfaitement honorable ?

REMOUSSIN.

C'est vrai.

M. MORIN.

D'ailleurs, vous, vous ignorez tout.

REMOUSSIN, s'asseyant à sa gauche

Alors, faites ce que vous voudrez, mais à la condition que je n'y soie pour rien, et que je n'en sache rien.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là Robinot qui veut parler à Monsieur — et le père Taulard qui a oublié de vous dire quelque chose.

M. MORIN.

C'est bien, merci, une minute.

REMOUSSIN.

Robinot ! Mais je ne veux pas le voir... Un paysan qui fait des vers... Dieu sait quels vers,— un malhonnête homme, un voleur...

M. MORIN.

Il n'a pas été privé de ses droits électoraux, par conséquent, vous devez le recevoir.

REMOUSSIN.

Jamais je ne lui donnerai la main.

M. MORIN.

Je lui donne bien la mienne, moi. Vous allez voir... (Il va à la porte.) Bonjour, M. Robinot, comment allez-vous ?

Entre Robinot, vieux, grande barbe, sordide.

ROBINOT, serrant la main que M. Morin lui tend.

Très bien, M. Morin. (A Rémoussin.) Bonjour, M. Rémoussin.

Il lui tend la main. Rémoussin ne bouge pas.

M. MORIN.

Vous ne reconnaissez pas ce cher Robinot ?

REMOUSSIN.

Si... Si.. (Il hésite, puis il lui serre la main.) Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

ROBINOT.

Je vous ai fait des vers contre M. Vaudrey, je vais vous les lire.

REMOUSSIN.

Non. Non.

M. MORIN.

Mais si, mais si.

ROBINOT.

Voilà...

M. MORIN.

Le commencement seulement...

ROBINOT, lisant.

Qu'est-ce que c'est bien que monsieur Vaudrey
Ce n'est pas un veau et il n'est pas dret
Sans nous, électeurs, qu'est-ce qu'il vaudrait...

M. MORIN.

C'est très bien. Je les ferai insérer dans l'*Emancipateur*. Au revoir M. Robinot, et merci.

ROBINOT.

Vous pouvez compter sur moi, M. Rémoussin.

REMOUSSIN, lui donnant la main.

Merci.

ROBINOT.

Je vous en apporterai encore d'autres demain.

M. MORIN.

Bien... bien... Très bien.

Robinot sort.

REMOUSSIN.

Pouah !

M. MORIN.

Qu'est-ce qu'il a donc ?... Vous en verrez bien d'autres quand vous serez élu ! Saluez-le, cet homme qui sort : c'est peut être à lui que vous devrez votre élection.

REMOUSSIN.

Alors, c'est ça, le suffrage universel ?

M. MORIN.

Non. ce n'est pas ça, mais c'est ce qu'on en fait... Allons, à bientôt... Je vais vous envoyer Taulard... et travailler pour vous. Vous allez lui faire bonne mine, à Taulard ?

REMOUSSIN.

Oui, c'est un honnête homme, au moins, et pas un imbécile...

M. MORIN, prenant sa canne et son chapeau qu'il a posés sur le bureau.

Ce sont les imbéciles surtout qu'il faut ménager.

REMOUSSIN.

Pourquoi ?

M. MORIN.

Parce que la majorité, c'est eux. Au revoir.

Il sort.

SCÈNE IX

REMOUSSIN seul, puis TAULARD, puis Mme REMOUSSIN.

REMOUSSIN, seul. Il va s'asseoir à son bureau.

Enfin... Je supporte tout ça pour me faire nommer... parce que l'intérêt du pays, c'est que je sois élu, mais une fois que je serai député... Ça changera !

Entre Taulard.

TAULARD.

J'avais oublié de vous dire... J'ai mon gars qui va passer la révision, je voudrais que vous le fassiez exempter...

REMOUSSIN.

Mais je n'en ai pas le pouvoir...

TAULARD.

Si, si... une fois que vous serez député, vous n'avez qu'à dire un mot au préfet...

REMOUSSIN.

Quand même que je le pourrais, je ne le ferais pas

AULARD.

Et pourquoi ? Est-ce que je vous ai fait sottise ?

REMOUSSIN, debout.

Mais vous ne comprenez donc pas que mon élection a pour but de protester contre tous ces abus, contre ce favoritisme qui fait que la moitié du pays, achète la conscience de l'autre moitié. Toutes ces corruptions, je veux les dénoncer à la tribune ; je veux que chacun ait selon ses mérites, et non selon ses intrigues.

TAULARD.

Ça changerait alors.

REMOUSSIN.

Oui, ça changera et c'est pour travailler à ce changement que je veux faire partie de la Chambre. Est ce que cette injustice ne vous révolte pas, vous, un brave homme ?... Voyons... si je fais exempter votre fils, on en prendra un autre à sa place, pour faire trois ans, un autre qui avait le droit pour lui...

TAULARD.

Vous avez raison. Seulement, puisqu'il y en a eu tant que cela des passe-droits, ce n'est pas un de plus qui ruinera la France, et je ne vois pas pourquoi je serais le premier à subir les conséquences de...

REMOUSSIN.

Je ne veux plus de faveurs pour personne.

TAULARD.

Alors, si c'est ça... c'est pas la peine d'être votre ami.

REMOUSSIN.

Je veux l'égalité... pour mes amis et pour mes adversaires... Si votre fils est bon pour le service, il fera son service.

TAULARD, froid.

Alors, j'aime mieux que vous ne soyez pas élu.

REMOUSSIN.

L'injustice ne vous indigne donc pas ?

TAULARD.

Quand c'est les autres qui en profitent, oui, mais quand c'est moi, non. Je vais aller trouver M. Vaudrey, il ne me refusera pas, lui...

REMOUSSIN.

Eh ! nommez-le, M. Vaudrey, et allez au diable !

Mme REMOUSSIN, qui est entrée depuis quelques instants, par la porte de gauche.

Qu'est-ce qu'il a donc ? Bonjour, père Taulard... (A son mari.) Mon ami, Lecardonnel a un renseignement à te demander... urgent... Pour une expédition.

REMOUSSIN, à Taulard.

Je regrette, vous savez, je suis désolé... Je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas...

TAULARD.

Oh ! il faut pas vous désoler pour ça !...

Rémoussin sort.

SCÈNE X

Mme REMOUSSIN, TAULARD, puis REMOUSSIN.

Mme REMOUSSIN, à mi-voix.

C'est pour votre fils ?

TAULARD.

Oui, Madame.

Mme REMOUSSIN.

Pour le faire exempter ?

TAULARD.

Oui, Madame.

Mme REMOUSSIN.

Et mon mari vous a refusé, n'est-ce pas ?

TAULARD.

Oui, Madame.

Mme REMOUSSIN.

Ne faites pas attention... Vous aurez parlé un peu haut, et il y a à côté des étrangers...

TAULARD.

Des étrangers ?...

Mme REMOUSSIN.

Oui, dans la pièce voisine... Des clients, partisans de M. Vaudrey qui venaient d'arriver... Ils auraient pu entendre.

TAULARD, riant.

Des étrangers ? (Comprenant.) Ah!... Eh! bien, il en a d'la malice, M. Rémoussin...

Mme REMOUSSIN.

Chut! Chut!

TAULARD.

C'est vrai. (Riant aux éclats.) C'est pas une bête, vous savez, madame... Mais il avait l'air... de tout avaler (Riant.) J'ai coupé là dedans, moi!... Ah bien! nous avons là un fier député, un malin !

Mme REMOUSSIN.

Ne lui en reparlez pas. (Ecrivant au bureau.) De quelle classe est-il, votre fils ? De celle-ci ?

TAULARD.

Oui, Madame.

Mme REMOUSSIN.

Ses prénoms ?

TAULARD

Cyrille-Jean-Marie.

Mme REMOUSSIN.

Quel canton... Çarmont ?

TAULARD.

Oui, Madame.

Mme REMOUSSIN, pliant le papier.

J'en fais mon affaire... J'en parlerai non au préfet, mais à sa femme, ce qui est plus sûr...

TAULARD, confus.

Ah ! madame Rémoussin !

Mme REMOUSSIN.

Est-ce que vous voterez pour M. Vaudrey, maintenant ?

TAULARD.

Ah !... faut pas me demander cela...

Mme REMOUSSIN.

Je ne pourrai agir que si M. Rémoussin est élu, je vous préviens.

TAULARD.

Et je vas m'en occuper de le faire nommer.

Mme REMOUSSIN.

Voici mon mari. Pas un mot devant lui... Vous comprenez, à cause de son programme, il est forcé d'ignorer ces choses là.

TAULARD.

Compris... On n'est pas une bête.

Entre Rémoussin.

REMOUSSIN, au fond.

Vous n'êtes pas encore chez M. Vaudrey, vous ?

TAULARD, très aimable.

Non, M. Rémoussin... Non... et je n'ai pas envie d'y aller... Merci.

Il lui serre la main.

REMOUSSIN.

Il n'y a vraiment pas de quoi.

TAULARD.

Oui... compris... vous êtes un homme tenez, comme il n'y en a pas beaucoup. Au revoir, madame. (Il s'en va en riant.) Ah ! cré matin ! Ah ! cré matin ! Pour un fier député, ça sera un fier député !

Il sort.

SCÈNE XI

REMOUSSIN, Mme REMOUSSIN.

REMOUSSIN.

Comment se fait-il qu'il parte aussi content.. Lui as-tu promis quelque chose ?

Mme REMOUSSIN, debout.

Moi ? Qu'est-ce que tu veux que je lui promette ?... Je lui ai expliqué doucement pourquoi tu refusais et je lui ai dit une petite plaisanterie... Il n'y a pas besoin de crier pour convaincre les gens.

REMOUSSIN.

Tiens ! c'est malheureux que tu ne puisses pas être député à ma place, tu t'en tirerais mieux que moi... Qu'est-ce qu'on entend dans la rue ?

Mme REMOUSSIN, à la fenêtre.

La rue est pleine de cultivateurs...

REMOUSSIN.

C'était le marché aujourd'hui.

Mme REMOUSSIN.

Mais ils attendent quelque chose... Ils regardent

par ici. . Je parierais qu'il viennent pour t'acclamer.

REMOUSSIN.

Pour m'acclamer !

Mme REMOUSSIN.

C'est sûr... Attends. Je vais demander en bas.

Elle sort au fond.

SCÈNE XII

REMOUSSIN seul, puis Mme REMOUSSIN, M. MORIN, LÉONIE, LECARDONNEL et TAULARD.

REMOUSSIN, seul.

...Pour m'acclamer.... Oh ! cela me donnerait la force de faire mon devoir, tout mon devoir. (Il écoute.) Voilà qu'on commence à crier : « Vive Rémoussin ! ». . C'est la première fois que je suis l'objet... ...Cela m'émeut.

Entrent Mme Rémoussin et Léonie, par le fond gauche.

LÉONIE.

Hein, papa ! tout ce monde !

REMOUSSIN.

Embrasse-moi, ma petite, je suis bien heureux !

Mme REMOUSSIN.

Quelle foule ! Ah ! je voudrais qu'elle puisse voir cela, cette madame Vaudrey ! (Léonie est auprès d'elle).

LECARDONNEL, entrant.

Il faut vous montrer à la fenêtre, il faut vous montrer !

REMOUSSIN, pâle et comme cloué sur place.

Non ! non ! (Le bruit augmente, on distingue des cris « Vive Rémoussin. » Mme Rémoussin s'avançant vers la fenêtre.) On va te voir, Gabrielle ! Ne t'approche pas !

Mme REMOUSSIN.

Mais non... derrière le vitrage. (Elle regarde.) Il y a aussi deux ou trois ouvriers de la filature.

REMOUSSIN, sans bouger, tourné vers la fenêtre.

Vraiment ?

LÉONIE.

Mais oui, voilà le père Maffaux ! Il crie !... Il crie !...

Mme REMOUSSIN.

Et ce grand là-bas, avec sa barbe noire...

Les cris « vive Remoussin » deviennent de plus en plus distincts.

LECARDONNEL.

...Il faut vous montrer, voyons !

REMOUSSIN, timide et troublé.

Non ! non !

Mme REMOUSSIN.

Tu es tout pâle... ne va pas te trouver mal...

REMOUSSIN.

Non. Je suis très content. très content. (Un silence.) Et il y a des gens qui disent que le peuple n'est pas bon, intelligent, docile, reconnaissant !... Dès qu'on s'occupe de lui, honnêtement, loyalement, voilà la récompense qu'il vous donne !

Entre M. Morin.

M. MORIN, serrant les mains à Remoussin.

Eh bien! mon cher ami, quel triomphe !... Vous savez que pendant le marché, le bruit s'est répandu, je ne sais comment, que vous promettiez de voter les droits sur les blés...

REMOUSSIN.

Mais je n'ai rien promis...

M. MORIN.

Ç'a été une traînée de poudre... Tout le monde était dans une joie que je ne puis décrire... On a alors eu l'idée de venir vous remercier. On ne sait qui l'a eue cette idée... Elle est venue à tout le monde à la fois... Il faut vous montrer.

REMOUSSIN.

Oui, je vais me montrer... et je vais parler... Je ne veux pas devoir mon élection à une équivoque.

M. MORIN.

Qu'est-ce que vous allez faire ?

REMOUSSIN.

Leur dire que jamais je ne voterai les droits sur les blés.

Mme REMOUSSIN.

Tu es fou !...

LECARDONNEL.

Mais vous ne ferez pas cela! Comment, votre élection est certaine et...

REMOUSSIN.

Laissez-moi.

Il fait un pas vers la fenêtre

M. MORIN, l'arrêtant.

Écoutez, Rémoussin. Faites ce que vous voudrez. Seulement, rappelez-vous ce que je vous dis : c'est votre siège de député que vous allez perdre.

REMOUSSIN.

Ça ne fait rien...

Mme REMOUSSIN.

Alfred, je t'en prie! je t'en prie... Mais retenez-le donc! Retenez-le donc!...

LECARDONNEL.

C'est tous vos frais électoraux perdus... dix mille francs! vous n'êtes pas déjà si riche!

LÉONIE, retenant son fiancé.

Henri!

Rémoussin s'est dégagé. Il ouvre la fenêtre. Une immense acclamation se fait entendre.

REMOUSSIN.

Mes chers amis...

Il veut parler... Les cris de « vive Rémoussin, » « vive les droits » ! couvrent sa voix.

M. MORIN.

Ecoutez!

Il referme la fenêtre d'un côté. Mme Rémoussin ferme l'autre sans se faire voir des manifestants. La fenêtre fermée, le bruit devient très sourd.

REMOUSSIN.

Je n'ai pas pu me faire comprendre.

Entre Taulard.

TAULARD, entrant

Vive M. le député!

REMOUSSIN.

Mon cher Taulard... je ne suis pas député.

TAULARD.

Le secrétaire de la mairie vient de me dire que du moment que vous vous présentiez, c'est comme si vous étiez nommé.

REMOUSSIN.

Mais je ne me présente pas!

TAULARD.

Comment! vous ne vous présentez pas! Et qui fera exempter mon gars, alors.

M. MORIN, lui mettant la main sur l'épaule.

Voyons, Rémoussin... mon cher Rémoussin... vous entendez toutes ces voix amies... vous voyez tous ces braves gens aux cœurs simples et bons qui vous acclament comme leur sauveur... Ils savent qu'en vous envoyant à la Chambre, ils y envoient un honnête homme prêt à dénoncer tous les scandales, tous les abus... Vous êtes l'espérance de tout le pays : vous êtes notre sauvegarde sociale... Songez à tout le bien que vous pouvez faire... et demandez à votre conscience si elle vous approuve de vous y refuser pour un misérable entêtement sur une question de détail... Qu'est-ce que cette histoire de blé à côté du rôle magnifique que vous êtes appelé à remplir?

Mme REMOUSSIN.

Laisse parler ton cœur, mon ami.

TAULARD.

Faites-le pour nous, monsieur Rémoussin.

REMOUSSIN, des larmes dans la voix.

Ecoutez... J'ai la tête perdue... Toutes ces voix qui criaient mon nom... Toute cette bonté, cet enthousiasme, que je sentais monter de leur cœur jusqu'à moi... J'avais des larmes... Je pleure encore... Je ne sais plus ce que je dis... Je suis trop content. . Je les aime tant, tant, ces braves gens !... je voudrais tant être pour quelque chose dans l'adoucissement de leurs peines!

Il s'essuie les yeux.

M. MORIN.

Et vous refusez !

TAULARD.

Mais non, qu'il ne refuse point !

REMOUSSIN.

Non... Tout cela me monte à la tête, me grise... je ne sais plus... je ne sais plus... qu'est-ce que vous croyez qu'il faut que je fasse ?... je m'en rapporte à vous, mes bons amis, ma femme... Dites .. que faut-il faire ?

M. MORIN.

Rien. Montrez-vous encore et saluez...

REMOUSSIN.

Mais c'est accepter...

Mme REMOUSSIN, ouvrant la fenêtre.

Mais non! mais non !

M. MORIN, le poussant.

Allez-donc !

Clameurs. Rémoussin salue.

M. MORIN.

Ça y est !...

TAULARD.

Vive Rémoussin !

Rideau.

ACTE II

Six mois après. Le bureau de Rémoussin à Paris. Faux luxe. La cheminée est à gauche, premier plan, et le bureau devant. Portes au fond, au milieu, à droite et à gauche. Chaises, fauteuils ; à droite, un secrétaire et un canapé avec un fauteuil devant.

SCENE PREMIERE

Mme REMOUSSIN, LÉONIE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, en scène.

Voilà le courrier... Monsieur a demandé les journaux et il vous prie d'ouvrir ses lettres.. En voici une qui porte cette simple adresse : « M. Remoussin, député, Paris. » Elle est arrivée tout de même.

Mme REMOUSSIN.

C'est bien. (Elle commence à décacheter les lettres, puis, lorsque le domestique est parti, elle s'arrête et pousse un profond soupir.

LÉONIE

Comme tu soupires!...

Mme REMOUSSIN, très consternée.

Dame!... Si tu crois que c'est gai, ce qui m'arrive!...

LÉONIE.

Ça s'arrangera.

Mme REMOUSSIN.

Il n'y a pas de lettre de notre cousine Bourdier

LÉONIE.

Non.

Mme REMOUSSIN.

Pourvu qu'elle réussisse !...

LÉONIE.

Elle réussira, elle me l'a promis..Voyons, maman, tu devrais être contente... Père est député, comme tu le désirais ; nous voici installées à Paris, comme tu le désirais, et il a prononcé hier, à la Chambre, un grand discours... très applaudi, ce que tu n'osais espérer.

Mme REMOUSSIN.

C'est vrai.. S'il n'y avait pas cette sotte histoire!... Aussi, quelle idée j'ai eue d'aller aux obsèques de l'amiral !

LÉONIE.

N'y pense plus... Voyons, petite mère, si quelqu'un devait être triste, ce serait moi, puisque mon mariage est reculé jusqu'à la fin de la session.

Mme REMOUSSIN.

Tu as raison...

LÉONIE.

...Et que je ne vois plus mon fiancé que rarement, depuis qu'il est gérant de l'usine.

Mme REMOUSSIN.

C'est vrai...

LÉONIE.

Allons, ouvrons les lettres, madame la députée !

Mme REMOUSSIN.

Tu es gentille... (Elle prend les lettres et lit.) «Monsieur le député».. demande de sursis pour son fils réserviste. Tu sais la formule : « transmis votre demande au ministre qui m'a fait espérer... etc. »

LÉONIE.

Oui...

Mme REMOUSSIN, lisant.

« Monsieur le député ». . . Une dénonciation. Remercier du renseignement et conserver la lettre. Demande de subvention pour une société de gymnastique... Envoyer cent francs... non, cinquante, nous sommes loin des élections... Demande de médaille pour l'Orphéon de Bournachard... Vingt-cinq francs... Demande de secours... Demande de secours... Ah ! Une lettre du comité indépendant qui indique à ton père l'attitude à prendre dans l'interpellation prochaine. Les autres, tu sais ce qu'il faut faire. Voici une lettre. « Monsieur Rémoussin, personnelle » ... Nous la laissons là.

Entre le domestique, portant un petit bleu.

Mme REMOUSSIN.

C'est de notre cousine Bourdier ?

LÉONIE.

Oui...(Elle ouvre la dépêche.)

Mme REMOUSSIN.

Eh bien ?

LÉONIE.

J'en étais certaine. Ça va s'arranger.

Mme REMOUSSIN.

Je n'ose le croire... En police correctionnelle ! Me vois-tu en police correctionnelle, moi madame Rémoussin !

LÉONIE.

Mais non. . . .

Mme REMOUSSIN.

Et pour voies de fait sur un agent de police !

LÉONIE.

Le ministre enterrera l'affaire, seulement...

Mme REMOUSSIN.

Seulement ?

LÉONIE, lisant.

« Il faut absolument que M. Remoussin aille le voir »

Mme REMOUSSIN.

Jamais il ne voudra.

LÉONIE.

Il le faut.

Mme REMOUSSIN.

Mais c'est le ministre qu'il déteste le plus ! . . .

LÉONIE.

Impossible de faire autrement. Lis. (Elle lui donne la dépêche)

Mme REMOUSSIN.

Impossible !

LÉONIE.

Je vais préparer les réponses. ...(En sortant.) Du courage !... Tu ne voudrais pas passer en police correctionnelle, voyons ! C'est madame Vaudrey qui rirait (Elle sort.)

SCÈNE III

Mme REMOUSSIN seule, puis REMOUSSIN.

Mme REMOUSSIN.

Allons! Puisqu'il faut tout lui dire, autant que ce soit tout de suite... (Elle va vers la porte de droite. Rémoussin entre, un journal à la main. Il est très correctement vêtu, redingote. Sa barbe et ses cheveux sont soignés.) J'allais causer avec toi.

REMOUSSIN, entrant.

Ces journalistes sont assommants... On ne peut rien dire devant eux... Hier, dans le salon de la Paix je fais en plaisantant... Un de ces jours, j'interpellerai cette crapule de ministre. Il y en a un qui a entendu cela, et il le met dans son journal.

Mme REMOUSSIN.

Il a répété le mot ?...

REMOUSSIN.

Non... tu es simple... Ces choses là ne se disent que dans les articles de tête, dans les articles sérieux. Balbigny, ce matin, par exemple... Tu l'as lu, Balbigny ?...

Mme REMOUSSIN.

Non.

REMOUSSIN.

Ah! Il lui en dit des vérités... Idiot, concussionnaire, voleur, canaille, etc., etc...

Mme REMOUSSIN.

Oh!

REMOUSSIN.

Son article est certainement le plus violent qu'il ait jamais écrit.

Mme REMOUSSIN.

Tout cela n'est peut-être pas vrai...

REMOUSSIN.

Pas vrai! Du moment qu'au bas d'un article, il y a la signature de Balbigny... car c'est un caractère, celui-là, un honnête homme, qu'on n'achète pas et qui n'a jamais transigé avec sa conscience. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je professe cette opinion à son égard... C'est lui, je puis bien le dire à présent — ce sont ses articles qui m'ont poussé vers cette vie politique (Avec un sourire suffisant). dans laquelle je ne fais peut-être pas trop mauvaise figure, qu'en dis-tu?

Mme REMOUSSIN.

J'ai quelque chose à te raconter.

REMOUSSIN.

Il me semble que je commence à avoir à la Chambre une petite situation...

Mme REMOUSSIN.

Je ne dis pas non.

REMOUSSIN.

C'est égal ! si on m'avait dit, il y a un an, que je prononcerais un jour, à la tribune, un discours demandant des droits sur les blés!... (Sincère). Et tu bien sais qu'il n'y a que ce moyen-là de sauver l'agriculture. Il n'y en a pas d'autre... J'ai vu clair tout d'un coup...

Mme REMOUSSIN.

Voilà ce que je voulais te dire...

REMOUSSIN, debout à droite poursuivant son idée.

La tribune... Ah ! je t'assure qu'on a une fière émotion lorsqu'on se trouve là... La première fois, ça ne m'a pas réussi, c'est vrai... mais hier !... Entre nous, on a tout de même un petit frisson d'orgueil, en pensant qu'on parle à la représentation nationale, devant les tribunes, la tribune diplomatique... et en songeant que des sténographes sont là, écoutant votre moindre mot, pour le transmettre par télégraphe à l'Europe entière, en voyant ces journalistes qui le lendemain, porteront votre nom jusque dans les plus humbles bourgades...

Mme REMOUSSIN.

C'est juste...

REMOUSSIN.

Il me semble que si j'étais femme, je serais fière d'avoir un mari dont on parle tant.

Mme REMOUSSIN.

Ecoute-moi. Il faut que tu ailles voir le ministre de l'intérieur.

REMOUSSIN.

Cette crapule !

Mme REMOUSSIN.

Oui.

REMOUSSIN.

Pourquoi faire ? ... Jamais...

Mme REMOUSSIN.

Si tu refuses... ta situation est perdue, et je passe en police correctionnelle.

REMOUSSIN, suffoqué.

Toi ! qu'est-ce que tu as fait ?

Mme REMOUSSIN.

Moi. Voilà... L'autre jour, aux obsèques de l'amiral...

REMOUSSIN.

Eh bien ?

Mme REMOUSSIN.

J'ai voulu y aller.

REMOUSSIN.

Oui, après.

Mme REMOUSSIN.

J'étais devant la Madeleine. Je ne voyais rien du tout...

REMOUSSIN.

Je t'avais dit d'aller près des Invalides.

Mme REMOUSSIN.

J'étais parvenue à forcer le cordon de gardiens de

la paix et à me glisser avec les autorités sur un des refuges.

REMOUSSIN.

Comment?

Mme REMOUSSIN.

J'avais cru bien faire en prenant ton... tes insignes...

REMOUSSIN.

Mon baromètre ?...

Mme REMOUSSIN.

Oui, vous appelez ça votre baromètre...

REMOUSSIN.

Alors ?

Mme REMOUSSIN.

Alors, je l'ai montré et on m'a laissé passer.

REMOUSSIN.

Je ne vois pas...

Mme REMOUSSIN.

Attends... J'étais sur le refuge depuis dix minutes, au milieu des généraux et des préfets... qui me regardaient bien un peu de travers..., lorsqu'un sergent de ville est venu me demander ce que je faisais là.

REMOUSSIN.

Qu'as-tu répondu ?

Mme REMOUSSIN.

Que j'étais la femme de monsieur Rémoussin,

député, et j'ai montré tes insignes... ton baromètre.

REMOUSSIN.

Ensuite?

Mme REMOUSSIN.

L'agent est allé consulter quelqu'un sans doute, car après un moment, il est revenu, m'enjoignant de déguerpir.

REMOUSSIN.

Ce que tu as fait?

Mme REMOUSSIN.

Non. J'ai résisté. Il a voulu me prendre par le bras et alors...

REMOUSSIN.

Et alors?

Mme REMOUSSIN.

Je l'ai giflé.

REMOUSSIN.

Le sergent de ville?

Mme REMOUSSIN.

Oui.

REMOUSSIN, se levant.

Eh bien, nous voilà dans de beaux draps ! Gifler un sergent de ville? Mais tu ne sais pas ce qui va arriver ! Tu comprends bien que le gouvernement va être ravi de me jouer un bon tour. On envenimera l'affaire... On lui donnera une publicité énorme... Tu passeras en police correctionnelle et tu seras condamnée au maximum.

Mme REMOUSSIN.

Oh !

REMOUSSIN.

S'il n'y avait que ça ! Mais pendant quinze jours, je vais être la risée de tout Paris... on va dire que c'est toi le député ; les journaux de caricatures te représenteront avec mes insignes et moi, à la maison nettoyant la marmaille.

Mme REMOUSSIN.

Mais, mon ami, moi je croyais qu'étant la femme d'un député comme toi...

REMOUSSIN, s'asseyant à gauche.

Hé ! Je n'avais pas encore fait mon discours ! Après ?

Mme REMOUSSIN.

Après... on m'a conduite chez le commissaire de police... heureusement j'avais des papiers... il m'a relâchée après avoir dressé mon procès-verbal... et il a gardé tes insignes.

REMOUSSIN.

C'est ma carrière brisée !... A Paris, le ridicule tue un homme si tu ne sais pas ça... si jamais je m'avise de vouloir remonter à la tribune on va encore rire comme la première fois... Et comment en sortir... comment ?

Mme REMOUSSIN, allant à lui.

Va voir le ministre.

REMOUSSIN.

D'abord, il ne me recevrait pas.

Mme REMOUSSIN.

Si. Il t'attend.

REMOUSSIN.

Il m'attend ?

Mme REMOUSSIN

C'est lui qui a le dossier de l'affaire. Il est prévenu.

REMOUSSIN.

Par qui ?

Mme REMOUSSIN.

Par un ami de Lecardonnel... Vas-y.

REMOUSSIN.

Jamais.

Mme REMOUSSIN.

Si.

REMOUSSIN.

Non

Mme REMOUSSIN.

Ecoute, Alfred, ce n'est pas pour moi que je te demande d'y aller.... Évidement, la prison... ce serait dur, enfin !... Mais toi...

REMOUSSIN, à demi convaincu.

Et mes électeurs !

REMOUSSIN, prenant un parti résolument.

J'y vais !

Mme REMOUSSIN.

Merci !

Elle l'embrasse.

REMOUSSIN. (Endossant son pardessus qui était sur la chaise au-dessus du bureau)

Seulement, je te préviens... S'il me demande la moindre des choses qui porte atteinte à mon indépendance ou ma dignité, je le remets à sa place... et de la belle façon !

Mme REMOUSSIN.

C'est cela... Va... Et reviens tout de suite.

REMOUSSIN.

Allons !

Il sort.

Mme REMOUSSIN.

Ouf! (Elle aperçoit la lettre laissée sur le bureau.) Alfred !

REMOUSSIN, descendant.

Quoi ?

Mme REMOUSSIN.

Une lettre... Nous ne l'avons pas ouverte parce qu'elle porte la mention personnelle.

REMOUSSIN, lisant.

Une crèche! On va fonder une crèche chez nous! Enfin, mon vœu va être exaucé, et la mortalité infantile... (Changeant de ton.) On me demande cinq mille francs...

Mme REMOUSSIN.

Sapristi !

REMOUSSIN.

Pas un don... une avance sans intérêts... Je ne puis faire autrement que de les envoyer.

Mme REMOUSSIN.

Mais mon ami, il faudra vendre quelque chose...

REMOUSSIN.

Comment ?

Mme REMOUSSIN.

Mais oui.

REMOUSSIN.

Oh! c'est cependant une bonne œuvre à faire, utile, indispensable.

Mme REMOUSSIN.

Tu comprends, l'usine ne rapporte plus rien ; d'un autre côté tu gagnes 25 francs par jour, pas tout à fait à cause de la retenue pour la buvette, de l'abonnement aux chemins de fer .. et il nous faut envoyer 500 francs par mois de médailles, subventions, secours, etc., etc.

REMOUSSIN.

Je réfléchirai.

Entre Léonie, les lettres à la main.

Mme REMOUSSIN.

Tiens, voici justement Léonie qui t'a préparé les réponses aux lettres arrivées ce matin. (A Léonie.) Il y a des demandes d'argent ?

LÉONIE.

Oui, mère.

REMOUSSIN.

Fais voir... Je ne t'ai pas embrassée ce matin, ma bonne petite... Parole d'honneur, avec cette

politique, on n'a pas le temps d'aimer ses enfants... Alors, on me demande de l'argent là dedans... (Il feuillette les lettres.) Ah! l'orphéon de Bourenchard, je ne puis faire autrement... ce sont des amis... la société de gymnastique non plus, ce sont des adversaires... Ça il faut envoyer aussi... ça aussi... tu feras le nécessaire?

LÉONIE.

C'est entendu... Il y en a pour deux cent dix francs...

REMOUSSIN.

Qu'est-ce que tu veux... c'est inévitable. Fais partir tout cela ce matin... Pour cette crèche, nous verrons... Ça me contrarie... Allons, adieu!

SCÈNE IV

Mme REMOUSSIN, LÉONIE.

Mme REMOUSSIN.

Prépare la liste des mandats, j'enverrai Jean.

LÉONIE.

Je pourrais les prendre moi-même J'ai b soin de sortir.

Mme REMOUSSIN

Où vas-tu?

LÉONIE.

Chez la couturière.

Mme REMOUSSIN.

Ne fais pas ça.

LÉONIE.

Parce que ?

Mme REMOUSSIN.

Parce qu'elle m'a menacée de papier timbré.

LÉONIE, souriant.

Nous voilà bien.

Mme REMOUSSIN.

Nous ne pouvons pourtant pas paraître au bal de l'Hôtel de Ville habillées comme des femmes d'électeurs.

LÉONIE.

Ta robe de velours ?

Mme REMOUSSIN.

Celle que je me suis fait faire pour le bal de l'Élysée ?... Tout le monde la connaît.

LÉONIE.

On pourrait prendre une ouvrière à la journée qui y mettrait les dentelles de ta toilette mauve. Ça la déguiserait.

Mme REMOUSSIN.

Et moi aussi... Comment faire ?

LÉONIE.

J'irai dans une autre maison... Je dirai que je suis la fille d'un député.

Mme REMOUSSIN.

Si tu crois que c'est une recommandation, maintenant...

LÉONIE, triste.

Alors, à quoi ça nous sert-il que père soit élu ! Nous dépensons plus que là-bas, l'usine ne donne plus un sou de bénéfice... nous sommes perdues dans ce Paris où nous ne pouvons pas tenir notre rang...

Mme REMOUSSIN, timidement.

Oui, mais on a la gloire !

LÉONIE, poursuivant sa pensée.

... S'il n'y avait que cela... On se sent entourée de haines et de railleries... Je sens qu'on nous en veut, à nous aussi, des opinions de mon père ; et il y a une moquerie à peine dissimulée sur presque tous les visages, devant nos toilettes.

Mme REMOUSSIN, pincée.

Elles n'ont rien de risible.

LÉONIE.

Mais non ! seulement les électeurs les regardent avec des airs de se dire : c'est nous qui les payons ces robes-là.

Mme REMOUSSIN.

Pour ce qu'il en reste, de leurs vingt-cinq francs!

LÉONIE.

On nous hait. C'est douloureux de vivre dans cette atmosphère d'hostilité sourde. Ne trouves-tu pas, mère ?

Mme REMOUSSIN.

Tu t'exagères.

LE DOMESTIQUE.

Madame, c'est monsieur Taulard. .

Mme REMOUSSIN, se levant, très aimable.

Entrez donc, monsieur Taulard, entrez donc .

Entre Taulard.

SCÈNE V

Mme REMOUSSIN, LÉONIE, TAULARD.

TAULARD.

Bonjour Madame, bonjour Madame...

Mme REMOUSSIN.

... Un instant, voulez-vous ?

LÉONIE, bas à sa mère.

Je vais à la poste...

Mme REMOUSSIN.

C'est ça, prends l'argent dans le secrétaire.

LÉONIE.

Oui.

Mme REMOUSSIN, à Taulard.

Et madame Taulard ?... Et le petit Taulard ?...

TAULARD.

Tout le monde va bien, merci... c'est pour moi que je voudrais vous parler.

LÉONIE, à sa mère.

Je m'en vais... Tu sais, il ne reste plus que cent francs dans le tiroir.

Mme REMOUSSIN, bas.

Diable !... Si on supprimait quelque chose ?

LÉONIE.

La subvention à l'orphéon ?

Mme REMOUSSIN, indifférente.

Non, supprime plutôt les secours.

LÉONIE.

Bien. (Elle va remettre de l'argent dans le tiroir. Au revoir mère, au plaisir, Monsieur Taulard.

Elle sort par le fond en passant à droite du canapé,

SCÈNE VI

Mme REMOUSSIN, TAULARD, puis REMOUSSIN.

TAULARD.

Oui, c'est pour moi... voilà... j'ai des histoires avec le fisc.

Mme REMOUSSIN.

Comment cela?

TAULARD.

Oui. De l'eau-de-vie que j'ai voulu passer sans qu'on s'en aperçoive .. Pour une bêtise comme ça, on me fait des histoires... Tenez voilà ce que j'ai reçu de papier timbré depuis quinze jours... Alors, je voudrais que vous arrangiez cela.

Mme REMOUSSIN, prenant les papiers et allant les porter sur le bureau à gauche.

Mon cher monsieur Taulard, ayez l'assurance

que nous ferons tout ce qui dépendra de nous... (Entre Rémoussin rayonnant et important.) Tenez voilà justement monsieur Rémoussin.

REMOUSSIN.

Bonjour Taulard, bonjour, qu'est-ce qu'il vous faut?

TAULARD, tenant les papiers.

C'est pour le fisc... de l'eau-de-vie que j'ai voulu passer sans qu'on s'en aperçoive.

REMOUSSIN.

Mon cher ami, laissez-moi ça là... Je n'ai pas le temps en ce moment... Je viens de chez le ministre...

TAULARD.

Je repasserai tantôt.

REMOUSSIN.

C'est cela... J'aurai étudié la question... Au revoir, Taulard.

TAULARD, fier.

Au revoir monsieur, le député... Alors vous venez de chez le ministre...

REMOUSSIN.

Oui. Il m'avait fait appeler... Il s'agit de choses sérieuses.

TAULARD.

Je ne vous dérange pas... Je ne vous dérange pas...

Il sort.

REMOUSSIN.

Dieu! qu'il est agaçant cet animal-là!

SCÈNE VII

Mme REMOUSSIN, REMOUSSIN.

Mme REMOUSSIN.

Eh bien!

REMOUSSIN, rayonnant.

Ch... armant! Il a été ch... armant!

Mme REMOUSSIN.

C'est arrangé!

REMOUSSIN.

Tout!

Mme REMOUSSIN.

Vrai?

REMOUSSIN.

Il a lui-même jeté le dossier au feu devant moi.

Mme REMOUSSIN.

Ah! que je suis contente...

REMOUSSIN.

Ce n'est pas du tout l'homme qu'on croit, tu sais; mais pas du tout, pas du tout. C'est curieux comme on se fait des idées en province...

Mme REMOUSSIN.

Qu'est-ce que je te disais!

REMOUSSIN.

Et il a fait cela avec un tact... un esprit!... Il

paraît que tu as dit au commissaire de police que j'allais dîner tous les dimanches à la préfecture et que je le ferais révoquer.

Mme REMOUSSIN, confuse.

Il a été répéter cela, cet imbécile ?

REMOUSSIN.

C'était sur le rapport. Le ministre en a ri... mais comme un galant homme... Tu ne peux pas t'imaginer : il est charmant ! ch... armant ! (Avec un sourire d'homme supérieur.) Entre nous, je crois que l'annonce de mon interpellation l'avait un peu inquiété...

Mme REMOUSSIN.

Tu la retireras.

REMOUSSIN.

Pour qui me prends-tu ?

Mme REMOUSSIN.

Comment ?

REMOUSSIN.

Il faut que je te raconte tout en détail.

Mme REMOUSSIN.

C'est cela.

REMOUSSIN.

J'arrive au ministère, je fais passer ma carte, et tout de suite l'huissier me fait entrer dans un petit salon où le ministre lui-même vient me chercher... J'ouvre la bouche pour expliquer mon affaire, il ne m'en laisse pas le temps et me prie de te présenter ses excuses pour l'inconvenance du commissaire.

Mme REMOUSSIN.

Il a dit cela...

REMOUSSIN.

Parfaitement... Il fait beaucoup de cas de moi. Lorsque cette petite affaire a été liquidée, il m'a demandé mon opinion sur la situation générale, nous avons causé de choses et d'autres, de politique, et de questions tellement sérieuses même, que je ne puis te répéter toute notre conversation.

Mme REMOUSSIN.

Vraiment ?

REMOUSSIN.

Je te le dis. Lorsqu'il a eu brûlé le dossier... ton dossier, j'ai considéré qu'il était de ma dignité de ne pas accepter rien pour rien, et je lui ai dit: Monsieur le ministre, je devais avoir l'honneur de vous interpeller prochainement : je me tairai. — Sais-tu ce qu'il a fait ?

Mme REMOUSSIN.

Non.

REMOUSSIN.

Il m'a dit, avec sa fine bonhomie et son sourire : « Mon cher Rémoussin... oui, mon cher Rémoussin, ne changez rien à vos projets, vous me désobligeriez. » Oh ! je puis te le garantir, ce n'est pas un homme ordinaire... Il a une grandeur d'idées, une façon à lui de voir les choses de haut... Il n'y a pas à dire : on ne connaît bien les gens qu'après avoir causé avec eux... J'interpellerai donc, mais je le ménagerai.

Mme REMOUSSIN.

Oh ! oui, n'est-ce pas ?

REMOUSSIN.

Sois tranquille.

Mme REMOUSSIN.

Eh bien, et ton Balbigny ? Il se trompait alors ?

REMOUSSIN, souriant.

Balbigny... Balbigny ?

Mme REMOUSSIN.

Oui.

REMOUSSIN.

Je le quitte à l'instant. Et sais-tu où je l'ai rencontré ?

Mme REMOUSSIN.

Non.

REMOUSSIN.

Chez le ministre !

Mme REMOUSSIN, se levant.

Chez le ministre.

REMOUSSIN.

Chez le ministre... Oui... Ah ! mais tu es comme j'étais jadis : toute imprégnée des idées de ta province... tu... tu vois petitement... Je ne t'en fais pas un crime, j'étais comme ça il n'y a pas si longtemps, n'est-ce pas...

Mme REMOUSSIN.

Mais après son article de ce matin...

REMOUSSIN, souriant finement.

Ils l'ont rédigé ensemble.

Mme REMOUSSIN.

Tu te moques de moi?

REMOUSSIN.

Je dis ça. Je n'en sais rien, mais ça ne m'étonnerait pas... Si tu les avais vu se serrer la main, s'appeler mon cher ami... se taper sur l'épaule.

Mme REMOUSSIN, s'approchant.

Vraiment!

REMOUSSIN.

De ce qu'on n'est pas d'accord sur telle ou telle question, doit-on être des ennemis?... Balbigny m'a complimenté de mes relations avec le ministre et m'a conduit chez le président de notre groupe. Sais-tu qui j'y ai vu? très entourée, très honorée? madame Bourdier.

Mme REMOUSSIN.

Ah!

REMOUSSIN.

Nous avons été aussi très trompés sur son compte.

Mme REMOUSSIN, s'asseyant.

Elle se conduit mal, cependant?

REMOUSSIN.

Oui... mais enfin, elle n'a qu'un amant, et c'est un conseiller à la cour. Il est évident qu'il y a une nuance...

Mme REMOUSSIN.

Pourtant...

REMOUSSIN.

Veux-tu que je te dise tout? C'est elle que Lecardonnel a priée d'intervenir pour moi auprès du ministre. Elle a la plus grande influence, mets-toi bien cela dans la tête. Elle a fait obtenir une recette générale à Lormau, qui a été battu aux dernières élections.

Mme REMOUSSIN.

Je lui dois une visite...

REMOUSSIN.

Oh !...

Mme REMOUSSIN.

Madame Balbigny y va-t-elle ?

REMOUSSIN.

Oui...

Mme REMOUSSIN.

Alors ?

REMOUSSIN.

Tu as raison, il n'y a pas à dire, tu as raison... Nous avons des préjugés qui sont d'un autre âge... A mesure qu'on s'élève, vois-tu, toutes les choses s'expliquent et, malgré ce qu'on peut dire, on s'aperçoit bien que la morale n'est pas la même pour un petit usinier ou pour un homme de gouvernement.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Morin.

Entre Morin.

REMOUSSIN.

Bonjour mon cher Morin.

M. MORIN.

Madame... Bonjour... Bravo, mon cher, vous en avez eu un succès avec votre discours pour les droits sur les blés !...

Mme REMOUSSIN, qui s'est levée à l'entrée de Morin.

Je vous laisse, Messieurs...

REMOUSSIN.

C'est cela, mon amie.

Elle sort.

SCÈNE VIII

REMOUSSIN, MORIN.

MORIN.

Dites-moi... le marquis de Storn... vous savez, de la compagnie de Simplon...

REMOUSSIN.

Oui.

MORIN.

Il désire vous être présenté... Il a besoin de vous parler d'une question sérieuse. J'ai pris la liberté de lui dire de venir ici vers trois heures, cela ne vous contrarie pas ?

REMOUSSIN.

Pas le moins du monde.

MORIN.

Je vais donc l'attendre en vous répétant tous mes compliments.

REMOUSSIN.

Le ministre de l'intérieur me félicitait, lui aussi, il n'y a pas une heure...

MORIN.

Vous allez chez le ministre ?... Allons, allons, vous vous formez... Le fait est que votre discours était vraiment très bien.

REMOUSSIN.

Vous êtes trop aimable. A quoi tiennent les choses, pourtant !... Mon Dieu, vous ne l'ignorez pas, vous, lorsque dans les réunions publiques, j'ai commencé à demander de nouveaux droits sur les blés, je le faisais malgré moi, et disons le mot, je parlais contre ma pensée. Eh bien, mon cher, la force de la vérité est telle qu'au fur et à mesure que les arguments me venaient aux lèvres, j'en apercevais toute la valeur, j'en constatais toute la solidité. Et si j'ai parlé hier avec quelque éloquence, si mon raisonnement a pu convaincre les autres, je ne puis en être surpris, puisqu'il avait commencé par me convaincre moi-même.

MORIN.

Et sur les maïs ?

REMOUSSIN.

Je voterai les droits.

MORIN.

Comment, vous voterez les droits !

REMOUSSIN.

Mon cher, la protection est un bloc...

MORIN.

Si vous voulez parler contre...

REMOUSSIN.

Moi ?

MORIN.

On ne produit presque pas de maïs en France... Si vous voulez parler contre, je vous associe à une spéculation que j'ai faite... Il y a cinquante mille francs à gagner pour chacun.

REMOUSSIN, très net.

Mon cher ami, n'en dites pas plus long ; vous me blessez profondément.

MORIN.

Soit ; n'en parlons plus... La discussion ne viendra que dans un mois, et d'ici là, j'aurai bien trouvé le moyen de vous convaincre.

REMOUSSIN.

N'y comptez pas. Je dois tout aux idées protectionnistes, je leur dois mon élection, et je leur dois aussi la petite situation que je me suis faite à la Chambre. Il y aurait de ma part, une inqualifiable ingratitude à les abandonner.

MORIN.

Nous reparlerons de cela.

REMOUSSIN.

J'y tiens jusqu'au sacrifice.

MORIN.

Il y a un an, vous ne les aviez pas.

REMOUSSIN.

Les convictions les plus récentes sont les plus inébranlables.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur le marquis de Storn.

LE MARQUIS, à Rémoussin.

Monsieur!

MORIN.

Mon cher Remoussin, je vous présente le marquis de Storn. Monsieur Remoussin.

Salutations.

LE MARQUIS, à Rémoussin.

Je suis très fier, Monsieur, de pouvoir saluer en vous un homme qui honore notre Parlement par sa dignité, et la tribune française par son éloquence.

REMOUSSIN.

Monsieur le Marquis...

MORIN.

Allons, Messieurs, vous avez à causer ensemble, je vous laisse. Je reviendrai vous voir, Rémoussin, pour causer avec vous de notre crèche... vous avez reçu une lettre, n'est-ce pas ?

REMOUSSIN.

Oui, en effet, je serais heureux de...

MORIN.

Il faut que ça se fasse.

REMOUSSIN.

Absolument... Allons, à tantôt.

MORIN.

A tantôt.

Il serre la main à Rémoussin et au marquis, et sort.

SCÈNE IX

REMOUSSIN, LE MARQUIS DE STORN.

REMOUSSIN.

Veuillez vous asseoir, Monsieur.

DE STORN.

Monsieur, je m'excuse d'abord de blesser votre modestie, mais ma démarche ne se comprendrait pas, si je ne vous disais quel retentissement a eu, dans toute la France, le magnifique discours que vous avez prononcé hier.

REMOUSSIN.

Monsieur...

DE STORN.

Vous êtes maintenant un des hommes les plus en vue du Parlement, un de ceux sur lesquels la France a le droit de compter lorsqu'il s'agira de défendre les intérêts supérieurs du pays... Je représente auprès de vous, Monsieur, la Compagnie du Simplon. Vous le savez : de gigantesques travaux ont été entrepris pour percer cette montagne, ils sont à la veille d'être achevés, et notre Compagnie se tourne maintenant vers l'État pour lui deman-

der le rachat des actions et des obligations qu'elle a émises.

REMOUSSIN.

Mon Dieu, Monsieur, j'aime mieux vous dire tout de suite que je ne connais pas la question... Je suis, il est vrai, de la commission chargée d'examiner votre projet, mais je n'ai pas encore eu le temps de l'étudier.

DE STORN.

Ma visite n'a pas d'autre but, Monsieur, que de vous offrir les documents nécessaires à cette étude. Nous nous adressons à vous, honnêtement, loyalement, au grand jour. Nous vous disons : voici les clefs de nos caisses, voici nos livres, nos copies de lettres, nos marchés, voyez et jugez. Votre probité d'abord, votre indépendance et votre sagacité vous ont désigné à nos yeux.

REMOUSSIN.

Vraiment...

DE STORN.

Une seule de ces qualités ne nous ont pas suffi. Ce que nous avons voulu, ç'a été évidemment de diminuer la distance qui sépare Paris et Milan... Mais, plus haut que cet intérêt industriel et commercial, il en est un qui passe au-dessus des hommes ordinaires et que vous comprendrez, Monsieur. Nous voulons créer un lien de plus entre la France et l'Italie.

REMOUSSIN.

Votre but, Monsieur, est des plus honorables et je considèrerai moi-même comme un bienfait pour les deux pays tout ce qui pourra contribuer à les rapprocher.

DE STORN, debout.

Ainsi, Monsieur, voilà un point acquis. Notre but vous paraît louable.

REMOUSSIN.

Tout-à-fait.

DE STORN.

Maintenant... (Il sort de son portefeuille un volume qu'il ouvre sur le bureau de Rémoussin.) Vous permettez...

REMOUSSIN.

Faites donc... Si j'ai bien compris, il nous reste à savoir si la somme que vous demandez à l'Etat n'est pas exagérée.

DE STORN, acquiesçant et passant de l'autre côté du bureau.

Nous demandons cent millions et c'est exactement le montant des travaux exécutés par nos entrepreneurs. Voici la copie de leurs comptes détaillés, approuvés, acquittés... Je vous la laisse, (Il lui donne deux gros volumes. Il en feuillette un). Voici l'état récapitulatif... certifié conforme, signature légalisée... Total cent un millions quatre-vingt-dix-sept mille trois cent quarante-deux francs, 24 centimes. Soit, en chiffres ronds, cent millions... Vous vous rendez compte ?

REMOUSSIN.

Parfaitement... cent millions... et là, cent millions. Mais quel est l'état des travaux ?... C'est fort joli, ce que vous faites, j'en conviens... à la condition que les travaux restant à effectuer n'aient aucune importance.

DE STORN.

D'après ce plan... (daté, signé, légalisé, vu et approuvé, timbré du gouvernement italien et cœtera), d'après ce plan, voyez ce qu'il reste de terre à enlever pour que le percement soit complet...

REMOUSSIN, indiquant avec son doigt sur le papier, comme s'il enlevait une poussière.

Il ne reste plus que ça...

DE STORN, avec un sourire.

Vous êtes ingénieur, Monsieur ?

REMOUSSIN.

Non, Monsieur.

DE STORN.

J'aurais cru... Il ne reste plus que ça, en effet, vous l'avez vu du premier coup d'œil.

REMOUSSIN.

C'est très joli...

DE STORN.

Pardon... pardon... Jetez maintenant les yeux sur ce graphique (daté, signé, légalisé, lu et approuvé, timbré du gouvernement italien, et cœtera)... Cette masse énorme, ce sont les terres enlevées... ceci, cette tête d'épingle, voilà ce qui reste à faire disparaître...

REMOUSSIN.

Il faudrait être aveugle pour ne pas se rendre compte...

DE STORN.

Un dernier mot et j'ai fini. Je vous parle dans le plus grand secret. Nous avons des propositions de l'Italie... Tenez voici une lettre qui vous en dira long... Lisez-vous l'Italien ?

REMOUSSIN, la lettre sous les yeux.

Non, mais je vois... (Il la regarde). Comment vous avez des propositions de l'Italie!...

DE STORN, mettant la lettre dans son portefeuille.

Et vous voyez le chiffre... Il s'agit maintenant de savoir si la France se laissera berner une fois de plus... Il n'y a plus là qu'une question de patriotisme... Elle est posée, et je sais dans quel sens vous y répondrez... Je vous laisse le plan.

Il garde la lettre.

REMOUSSIN.

Monsieur, je vais étudier ces documents à tête reposée, et, si, comme j'en suis certain, mon avis reste le même, je vous promets, non seulement de voter le rachat, mais encore d'expliquer à mes collègues les raisons qui militent en votre faveur.

DE STORN.

Voici une brochure qui répond d'avance à toutes les objections.

REMOUSSIN.

Merci.

DE STORN.

Monsieur, il me reste à vous remercier et à me féliciter d'avoir pu passer quelques instants en votre compagnie. Au revoir, monsieur...

Il va pour sortir.

REMOUSSIN, a trouvé une enveloppe sur son bureau et l'a ouverte. Avec indignation :

Mais... Mais... Vous oubliez ceci, Monsieur.

DE STORN.

N'en parlons pas... La Compagnie du Simplon consacre par an une certaine somme à des œuvres de charité, elle vous demande comme un service de vouloir bien distribuer vous-même ces quelques louis... Monsieur.

REMOUSSIN.

Comment! Comment! Monsieur... (Il court après lui et le rattrape au fond.) Reprenez ceci, je vous prie, je ne suis pas de ceux qu'on achète!

DE STORN.

Hé ! Monsieur, j'en doute moins que personne. Je ne serais pas ici sans cela. Pour vos pauvres, vous dis-je...

REMOUSSIN.

Reprenez ceci...

Entre Mme Remoussin.

Mme REMOUSSIN.

Je vous demande pardon...

SCÈNE X

LE MARQUIS DE STORN, REMOUSSIN, Mme REMOUSSIN.

DE STORN.

C'est entendu, Monsieur... (Il reprend l'enveloppe et

la remet dans la poche extérieure de sa redingote.) Madame Rémoussin, sans doute ?...

REMOUSSIN.

Oui, Monsieur.

DE STORN, s'inclinant.

Madame...

Mme REMOUSSIN.

Monsieur...

REMOUSSIN, présentant.

Monsieur le Marquis de Storn, de la Compagnie du Simplon.

Mme REMOUSSIN.

Ah! Monsieur... Vous étiez en affaires avec mon mari, je m'excuse...

DE STORN.

Madame, M. Rémoussin nous refusait la permission de collaborer à ses œuvres de charité.

Mme REMOUSSIN, à son mari.

La crèche pourtant...

DE STORN.

La crèche...

Mme REMOUSSIN.

Oui, précisément, M. Rémoussin est sollicité pour la construction d'une crèche dont l'établissement sauvera de la mort des centaines de petits malheureux chaque année...

DE STORN, sortant à demi son enveloppe.

Alors, Madame...

REMOUSSIN, intervenant.

Non. Gardez ça.

DE STORN.

Il s'agit...

REMOUSSIN.

Je vous demande pardon.

Mme REMOUSSIN.

Mais, mon ami, tu es insupportable, à la fin, laisse donc monsieur s'expliquer.

Long silence.

DE STORN.

Il s'agit, Madame, d'une petite somme de vingt-cinq mille francs que la Compagnie du Simplon prie M. Rémoussin de vouloir bien accepter pour ses pauvres et que M. Rémoussin refuse.

Mme REMOUSSIN, sans appuyer.

Asseyez-vous donc, Monsieur.

Elle fait asseoir son mari et descend à gauche.

DE STORN.

Remarquez, monsieur, que vous m'aviez promis votre voix et votre concours avant que je n'aie...

Geste à la poche de la redingote.

REMOUSSIN.

C'est vrai. Mais si jamais on allait apprendre...

DE STORN.

Je vous ai dit, monsieur, qu'il s'agit de charité.. par conséquent la droite ignorera toujours ce que reçoit la gauche... et réciproquement...

REMOUSSIN.

Je ne puis accepter.

DE STORN, à Mme Rémoussin.

Est-ce qu'un avocat ne touche pas des honoraires? au lieu de nous défendre devant un tribunal, vous nous défendrez devant l'opinion publique, voilà toute la différence et alors il est bien juste...

REMOUSSIN.

Cependant.

Mme REMOUSSIN.

Mais laisse donc parler monsieur !...

DE STORN.

Je ne vois pas que vous fassiez du mal à quelqu'un en acceptant, mais je vois bien à qui vous en faites en n'acceptant pas... Je pense à ces enfants, à ces pauvres petits malheureux dont Madame parlait tout à l'heure avec une si touchante sollicitude...

REMOUSSIN.

Oui.

DE STORN, reprenant son chapeau et feignant de sortir.

Je n'insiste pas davantage... Ah ! tout le monde n'a pas vos scrupules, allez !

REMOUSSIN.

Ah ! il y en a déjà qui...

DE STORN, après un sourire.

Tenez, monsieur, je vais me départir pour vous d'une règle absolue... Je ne le ferais pour nul autre, mais je sais à qui je m'adresse... Consultez les talons de ce carnet de chèques...

REMOUSSIN, le feuilletant.

Morin... Morin ! le duc de...

Il lève la tête et regarde de Storn qui sourit.

REMOUSSIN.

Benoît... Balbigny ! (Stupéfait.) Balbigny... (A sa femme.) Balbigny !...

DE STORN, s'inclinant, avec un sourire.

Je crois pourtant que c'est un honnête homme celui-là, n'est-ce pas ?

REMOUSSIN.

Certes...

Mme REMOUSSIN, timidement.

Vraiment... si ça se fait... à Paris...

REMOUSSIN, songeur et entre ses dents.

Oh ! J'avoue que...

Longue scène muette. Rémoussin rend à de Storn le carnet de chèques. De Storn le met dans la poche intérieure de sa redingote, se boutonne, sort lentement l'enveloppe et la pose sur le bureau. Remoussin et sa femme font semblant de ne pas voir.

DE STORN, saluant.

Madame... (Offrant la main à Rémoussin qui la prend.) Mon cher monsieur Rémoussin...

Il sort, reconduit jusqu'à la porte par Rémoussin. Mme Rémoussin, dès que la porte est refermée, ouvre l'enveloppe et regarde le chèque.

SCÈNE XI

REMOUSSIN, Mme REMOUSSIN.

RÉMOUSSIN.

... Au porteur, n'est-ce pas ?

Mme REMOUSSIN.

Oui.

REMOUSSIN.

Mon Dieu, quand on réfléchit bien...

Mme REMOUSSIN.

N'est-ce pas ?

REMOUSSIN.

Évidemment, si on se place à un point de vue terre à terre j'aurais mieux fait de...

Mme REMOUSSIN.

Ça ne fait de tort à personne.

REMOUSSIN.

Tu penses bien que si ça avait pu causer le moindre préjudice à qui que ce soit... Je suis un honnête homme... Et dès aujourd'hui, je vais envoyer

les cinq mille francs à la crèche... (Un temps.) Plus je vais, et plus je me convainc de ceci, que la même morale ne peut s'appliquer du haut en bas de l'échelle sociale. Suppose Louis XI ou Richelieu empêtrés dans les liens d'une étroite convention, auraient-ils attaché leurs noms aux grandes choses qu'ils ont faites?... Rien n'est absolu, et...

LE DOMESTIQUE.

M. Morin... (A Remoussin.) Monsieur, il y a là Taulard...

SCÈNE XII

LES MÊMES, MORIN.

REMOUSSIN.

Taulard!

Mme REMOUSSIN.

Oui, pour cette affaire de fisc.

REMOUSSIN, au domestique.

Oh! bien, dites-lui que j'ai examiné son dossier avec le plus grand soin, et que je ne peux rien, rien, rien...

LE DOMESTIQUE.

Bien, Monsieur.

REMOUSSIN.

Tenez, rendez-lui ses papiers...

Le domestique les prend et sort.

MORIN.

Qu'est-ce que c'était ?

REMOUSSIN.

Il a fraudé le fisc... Vous comprenez bien que si on laissait les fraudeurs jouir d'une constante impunité, il n'y aurait bientôt plus de budget...

MORIN.

Oui, mais si vous n'êtes pas aimable pour le suffrage universel, vous, vous n'aurez bientôt plus d'électeurs. Allons, vous vous occuperez de ce pauvre Taulard.

REMOUSSIN.

Ça n'est pourtant pas pour ça qu'on m'a nommé député !...

MORIN.

Mais si, mon ami, mais si, ça n'est même que pour ça... Dites-moi, je viens de rencontrer de Storn, et j'ai appris avec plaisir que vous étiez favorable au rachat du Simplon.

REMOUSSIN.

Mon cher, au-dessus des intérêts des obligataires, il y a un intérêt que j'appellerai... humain à augmenter les liens qui unissent les deux nations.

MORIN.

Vous avez vu cela du premier coup d'œil... De Storn m'a dit d'ailleurs le plus grand bien de vous. (Lui mettant la main sur l'épaule.) Allons, mon cher, bravo ! vous voilà dans le mouvement. Nous ferons quelque chose de vous.

Rideau.

ACTE III

Le décor du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MORIN, REMOUSSIN.

La scène est très montée de ton dès le début, surtout de la part de Remoussin.

MORIN.

Les délégués ont terminé en me priant de vous demander d'intervenir. Depuis que vous avez cédé la direction de l'usine à M. Lecardonnel, la situation des ouvriers est déplorable. Les salaires ont été réduits, et la durée du travail augmentée. S'ils sont en grève aujourd'hui, c'est que, vraiment, il leur était impossible de continuer.

REMOUSSIN.

Mon cher ami, vous savez bien que je ne m'intéresse plus à l'usine. J'ai d'autres choses à faire, et plus sérieuses, que de m'occuper de ce qui ne me regarde pas.

MORIN.

Je vous assure que la situation des ouvriers n'est pas gaie.

REMOUSSIN, furieux.

Eh bien, et la mienne ! Est-ce que vous croyez qu'elle est gaie, la mienne ! Je voudrais bien les voir à ma place.

MORIN.

Ils n'ont plus d'économies, plus de crédit ; il y en a qui ont faim.

REMOUSSIN.

Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse en ce moment, moi, c'est l'enquête sur le Simplon... Nul ne sait où on nous conduira avec cette bêtise de laisser la presse mettre son nez partout... Enfin, d'un jour à l'autre, je m'attends à voir votre nom et le mien publiés en face d'un chiffre ! Je ne sais pas si cela vous est indifférent, mais pour mon compte, ça me préoccupe assez pour que je me moque des questions locales de grèves et de toutes ces chamailleries. Il s'agit de mon honneur et de mon bonheur. Je cherche à me défendre, que chacun en fasse autant. J'ai assez d'ennuis sans y ajouter ceux des autres.

MORIN.

Vous exagérez tout.

REMOUSSIN.

Je n'exagère rien... Une fois les noms publiés, qui vous dit qu'on ne déposera pas une demande de poursuites contre nous ? Alors, après ça, c'est l'inconnu. Si on laisse commettre cette bêtise, je ne sais plus où nous allons...

MORIN.

Voyons... Je suis dans le même cas que vous...

Pensez-vous que ce soit de bonne politique de fuir Paris comme vous l'avez fait et de rester enfermé ici... Mais, mon cher, votre attitude appelle les soupçons... Si vous-même, vous vous croyez coupable, ou si vous en avez l'air, comment voulez-vous que les autres vous considèrent comme innocent ?

REMOUSSIN.

Ah ! vous avez peut-être raison, mais je ne puis me refaire, n'est-ce pas ! Quant aux ouvriers, ils m'embêtent, vous pourrez le leur dire de ma part. M. Lecardonnel rentrera de Paris ce soir : qu'ils lui adressent leurs réclamations, moi je m'en lave les mains.

MORIN.

J'ai peur que d'ici ce soir...

REMOUSSIN.

Quoi?

MORIN.

Eh, mon Dieu, j'ai peur qu'ils ne se livrent à quelque excès.

REMOUSSIN.

Heureusement, il y a la force armée...

MORIN.

Heureusement.

REMOUSSIN.

Si au lieu d'avoir un gouvernement de carton comme celui que nous avons, un gouvernement de concierges, prêt à écouter tous les bavardages de messieurs les journalistes, on avait un gouvernement vraiment digne de ce nom, on commencerait

par coffrer les meneurs, et la grève n'irait pas plus loin... (Un silence.) Je ne comprends pas que ma femme ne soit pas encore de retour.

MORIN.

Elle est à Paris?

REMOUSSIN.

Oui, chez notre chère cousine Bourdier, où elle attend les nouvelles.

MORIN.

Il y a un autre train qui arrive dans une heure.

REMOUSSIN.

Mais c'est celui qu'elle a dû prendre... Et de cet imbécile vous n'avez pas entendu reparler?

MORIN.

Quel imbécile?

REMOUSSIN.

Votre marquis de Storn parbleu! de qui voulez-vous que je parle!

MORIN.

Je crois qu'il a pu gagner l'Angleterre.

REMOUSSIN.

C'est ce qu'il avait de mieux à faire... Ah! bon sang de bon sang, si c'était à recommencer, ce que je lui torcherais le nez avec son chèque, à celui-là!

MORIN.

Qu'est-ce qu'il vous a fait?

REMOUSSIN.

Ce qu'il m'a fait? je vous dis qu'on n'est pas bête

comme ça! On ne se laisse pas berner à ce point! On n'est pas assez idiot pour garder des copies de lettres, et des talons de chèques... S'il n'avait compromis que lui, par son imbécillité, je le laisserais tranquille ; mais lorsqu'on a la garde de la réputation et de l'honneur de plusieurs familles, et qu'on se conduit comme lui, on est pis qu'un abruti, on est un criminel !

MORIN.

Mon cher, vous allez comprendre... Lorsque de Storn...

REMOUSSIN.

Ah ! voilà ma femme...

Entre Mme Remoussin.

SCÈNE II

Les Mêmes, Mme REMOUSSIN.

MORIN.

Eh bien ?

REMOUSSIN.

Eh bien ?

Mme REMOUSSIN.

De Storn est arrêté.

REMOUSSIN.

Là ! qu'est-ce que je vous disais !

MORIN.

Vous en êtes certaine ?

Mme REMOUSSIN.

C'est officiel !

MORIN.

Pourvu qu'il n'aille pas parler !

Mme REMOUSSIN.

Une demande d'enquête sera déposée demain à la Chambre...

REMOUSSIN, ironique.

Allons, ça va bien ! ça va bien ! Vous ne vous frottez pas les mains, vous, l'homme fort ? Vous pouvez faire votre paquet pour Mazas !

MORIN, furieux.

Mon cher ami, je vous prie de ne pas prononcer ces mots-là devant moi, vous entendez !

Mme REMOUSSIN.

Ah ! ne faites pas attention à mon mari, monsieur Morin, si je n'étais pas là...

MORIN.

Il faut convenir, mon cher, que vous avez des mots malheureux.

REMOUSSIN.

Mettons que je n'ai rien dit ! (A sa femme.) Qu'est-ce que tu sais encore ?

Mme REMOUSSIN.

Le gouvernement acceptera l'enquête, mais le ministre a affirmé à madame Bourdier qu'aucun nom ne serait publié.

MORIN.

Voilà qui me rassure un peu.

Mme REMOUSSIN.

Lecardonnel revient par le train suivant, il nous apportera les nouvelles, madame Bourdier est allée en chercher.

REMOUSSIN.

Ah ! ça vous rassure, vous... Vous avez de la chance.

MORIN.

Je vais voir chez moi si je n'ai pas de dépêche. J'avais dit qu'on m'apporte ici celles qui pourraient arriver.

REMOUSSIN.

Mais attendez donc un peu !... Pour ce qu'elles vous apprendront vos dépêches, vous le saurez bien assez tôt... Parlons de ce qui se passe... Savez-vous où ça nous mènera ça ? Ça nous mènera au mépris de toute autorité, à l'oubli de tous les respects. Le jour où vous aurez compromis la dignité du Parlement par des enquêtes, des jugements et cœtera, vous aurez porté atteinte à la Souveraineté nationale et la France sera mûre pour le tyran ou pour l'anarchie !

MORIN.

C'est absolument juste... Je vais voir chez moi si je n'ai pas de dépêche.

REMOUSSIN, très inquiet et arrogant.

Vous revenez, hein ?

MORIN.

Bien entendu.

Il sort.

Mme REMOUSSIN.

Il y a autre chose que je n'ai pas voulu te dire, devant Morin, c'est que notre chère cousine Bourdier obtiendrait, même si les noms étaient publiés, que le tien ne le fut pas.

REMOUSSIN.

Elle t'a dit ça, cette bonne cousine ?

Mme REMOUSSIN.

Elle me l'a affirmé.

REMOUSSIN.

Que si les noms étaient publiés le mien ne le serait pas ?

Mme REMOUSSIN.

Oui.

REMOUSSIN.

Mais c'est le salut, c'est la tranquillité... Seulement t'a-t-elle dit vrai ?

Mme REMOUSSIN.

Pourquoi m'aurait-elle menti ?

REMOUSSIN.

Tu ne peux pas te figurer le plaisir que tu me fais. Voilà seulement que je commence à être tranquille.

Mme REMOUSSIN.

Tu peux l'être.

REMOUSSIN.

Et Morin ?

Mme REMOUSSIN.

Ah! Morin... sacrifié...

REMOUSSIN.

Ce que je vais le lâcher celui-là, si j'ai la chance de m'en tirer!

Mme REMOUSSIN.

J'oubliais! j'ai trouvé cela chez nous à Paris... tes insignes que le commissaire a renvoyés.

Elle lui donne un paquet ficelé.

REMOUSSIN.

Ah!... mon baromètre... Il y a mis le temps, le commissaire. (On frappe.) Entrez!

Entre Taulard.

Mme REMOUSSIN.

Tu me préviendras, n'est-ce pas, dès qu'il y aura du nouveau?

REMOUSSIN.

Sois tranquille.

Elle sort par la gauche.

SCÈNE III

REMOUSSIN, TAULARD.

TAULARD, très aimable.

Bonjour, m'sieur Remoussin... Eh ben! vous v'la r'venu faire un p'tit tour par cheux nous ?...

REMOUSSIN.

Vous voyez.

TAULARD.

Pendant les vacances... En avez-vous, hein, des vacances... Ah! il n'y a pas à dire, c'est un bon métier, d'être député... Pas grand chose à faire, pas de tracas, du congé tout le temps... Enfin, vous êtes content ?

REMOUSSIN.

Très content.

TAULARD.

Tout de même... penser que sans le père Taulard, vous n'en seriez pas là... Ah ! il n'y a pas à dire, c'est moi qui vous ai fait nommer... Vous vous rappelez bien... les droits sur les blés... la baleine...

REMOUSSIN.

Oui.

TAULARD.

Et j'en suis fier, savez !... j'en suis fier, de vous voir faire votre pelote... hé ! hé!... (Un temps.) On dit que vous allez acheter le château.,. (Doucereux.) Vous achèterez bien aussi un bout de terre que j'ai par là... J'vous l'vendrai pas trop cher.

REMOUSSIN.

Acheter le château ! avec quoi ?

TAULARD.

Avec quoi ? (Il rit.) Pas avec des boutons d'culotte, bé sur ! Hé ! Hé !

REMOUSSIN.

Si vous croyez qu'on fait des économies, à Paris, avec vingt-cinq francs par jour.

TAULARD, riant.

Ah! ah! ah!... Est-il farce! Est-il farce!

REMOUSSIN.

J'ai perdu plus de trente mille francs depuis mon élection.

TAULARD, sérieux.

Allons! Allons! V's êtes pas gentil!

REMOUSSIN.

Pas gentil?

TAULARD.

Non (A mi voix.) Ou alors... c'est-il qu'il y a encore d's étrangers dans la pièce à côté.

REMOUSSIN.

Non.

TAULARD.

Ben... Voyons... Avec moi, faut pas être cachottier.

REMOUSSIN.

Je vous dis la vérité.

TAULARD.

Oui... Vous m'prenez pour un imbécile, alors.

REMOUSSIN.

Pas du tout.

TAULARD.

Vingt-cinq francs par jour... tout sec... Oh ! Et... Et le reste... les p'tits r'tours de bâton...

REMOUSSIN.

Vous vous trompez!...

TAULARD.

Vous fâchez pas... Vous fâchez pas... Y a pas d'mal à ça... moi, à votre place, j'aurais fait comme vous.

REMOUSSIN.

Je ne suis pas de ceux-là, monsieur Taulard, et je vous prie de me croire, lorsque je vous le dis... Ma vie est au grand jour... et chacun peut y regarder.

TAULARD.

Alors, vrai... vous n'avez pas?....

REMOUSSIN.

Je vous le jure.

TAULARD.

Ecoutez-moi un peu... Je n'vous d'mande plus d'm'acheter ma pièce de terre, si c'est ça qui vous chiffonne.

REMOUSSIN.

En voilà assez ! Je suis quasiment ruiné, vous entendez!

TAULARD.

Ah ! Ben j'vous croyais plus malin qu'çà !

REMOUSSIN.

Assez!

TAULARD.

C'est bon, c'est bon, on s'en va... Seulement, savez, pour les prochaines élections, faudra pas compter sur moi.

REMOUSSIN.

Parce que?

TAULARD, sentencieux.

Parce que quand on n'sait pas faire ses affaires, on n'est pas capable de faire celles des autres. Serviteur.

Il sort.

SCÈNE IV

REMOUSSIN, puis MORIN.

REMOUSSIN, seul.

J'ai peut-être eu tort de ne pas tout lui dire... il me mépriserait moins !

Remoussin dénoue les ficelles du paquet que lui a remis sa femme, retire le papier, ouvre l'écrin, en extrait ses insignes, qu'il regarde longuement. Il pousse un très profond soupir et les pose sur un coin de son bureau lorsqu'entre Morin, livide.

MORIN, balbutiant.

Je vous demande pardon...

Il descend en se retenant aux meubles.

REMOUSSIN.

Qu'est-ce que vous avez ?

MORIN.

Ah! mon cher ami! (Il tombe dans un fauteuil.) Ce que... je viens d'apprendre... Si vous pouviez me donner un verre d'eau.

REMOUSSIN va à la cheminée, et lui verse un verre d'eau qu'il lui apporte.

Voilà!

MORIN boit, le verre claque entre ses dents.

Merci!

REMOUSSIN.

Qu'est-ce qu'il y a! Voyons, parlez!

MORIN.

Je suis perdu!

REMOUSSIN.

Comment cela?

MORIN.

En sortant d'ici, j'ai rencontré mon domestique qui m'apportait une dépêche...

REMOUSSIN.

Eh bien?

MORIN.

Il paraît qu'un journal du soir publie une liste... J'y suis.

REMOUSSIN, anxieux.

Et moi?

MORIN, brutal.

Vous aussi, parbleu!

REMOUSSIN.

Comment !... C'est impossible ?

MORIN.

Pourquoi ?

REMOUSSIN.

On publie mon nom... parmi ceux qui ont reçu des chèques ?

MORIN, qui se remet.

Oui.

REMOUSSIN.

Et vous êtes sûr que mon nom : Remoussin, est sur la liste publiée...

MORIN.

Tenez : voilà la dépêche...

REMOUSSIN, après avoir lu.

Eh bien, et Balbigny !

MORIN.

Il a su s'en tirer.

REMOUSSIN.

Oh ! la canaille !

MORIN.

Et dire que c'est lui qui a touché le plus !

REMOUSSIN, comme hébété.

Mon nom est sur la liste... (Il relit la dépêche.) Remoussin, vingt-cinq mille... (Il réfléchit.) Alors, qu'est-ce qui va se passer ?

MORIN.

Demande en autorisation de poursuites.

REMOUSSIN.

Et après ?

MORIN.

Après... après... Vous êtes d'une innocence ! C'est la cour d'assises, parbleu !

REMOUSSIN.

Je passerai en cour d'assises, moi ?

MORIN.

Pourquoi ferait-on une exception pour vous?

REMOUSSIN.

Je ne suis pas coupable!... De quoi peut-on m'accuser? Je n'ai pas vendu mon vote ; j'avais promis ma voix au marquis de Storn avant d'avoir rien reçu... Et d'ailleurs, j'ai donné aux pauvres...

MORIN.

Vous comprenez bien que tout le monde en dira autant.

REMOUSSIN.

Mais, moi, c'est vrai.

MORIN.

La preuve ?

REMOUSSIN.

On ne peut pas nous condamner.

MORIN.

Ça dépend.

REMOUSSIN.

De quoi ?

MORIN.

De nos avocats... et du jury. Si ça se passe bien... Oui...

REMOUSSIN.

Et si ça ne se passe pas bien ?

MORIN.

Cinq ans de réclusion.

REMOUSSIN.

En prison ! moi ! En prison ! Jamais ! Jamais ! Vous entendez, Morin, jamais !

MORIN.

On ne vous demandera pas votre avis.

REMOUSSIN.

Et vous acceptez ça !

MORIN.

Qu'est-ce que vous voulez faire ?

REMOUSSIN.

Je ne sais pas moi ! Passer la frontière.

MORIN.

C'est s'avouer coupable.

REMOUSSIN.

Enfin ! nous n'allons pas nous laisser mettre la main au collet comme ça, sans nous défendre !

MORIN.

Encore une fois, que faire ?...

REMOUSSIN.

Alors, vous êtes tout prêt, vous !... C'est trop fort ! Parbleu, vous vous y attendiez, depuis le temps que vous êtes dans la politique !... Mais moi !... moi !... en cour d'assises... C'est impossible... Je suis un honnête homme, moi, vous entendez, un honnête homme ! J'ai toute une vie d'honneur derrière moi ! Est-ce que j'ai demandé à être député, non, n'est-ce pas ! Vous le savez bien ? Pourquoi est-on venu me chercher ? C'est vous qui êtes venu, qui m'avez emberlificoté ! Oui, c'est vous ! Tout ce qui arrive, c'est de votre faute ! Vous m'avez fait servir à vos projets...

MORIN.

Moi ! Vous êtes fou !

REMOUSSIN.

Oui, oui, oui ! Vous m'avez poussé à être candidat parce que vous en vouliez à Vaudrey qui avait voté les droits sur les maïs, et tous, tous, les présidents des comités, les notables, les malins, les poseurs, vous m'avez pris pour être l'instrument de vos jalousies, le valet de vos rancunes, l'exécuteur de vos haines ! J'ai été une bonne bête dont vous vous êtes servis ! vous étiez tous des canailles, oui des canailles, vous au premier rang ! et moi, un imbécile ! Si j'ai accepté la candidature, c'est parce que vous m'y avez forcé, si j'ai accepté le chèque, c'est que vous me l'avez pour ainsi dire mis dans la main ! Vous n'êtes qu'un misérable !

MORIN.

Vous allez vous taire, n'est-ce pas !

REMOUSSIN.

Un bandit !

MORIN.

Si vous le répétez, je vous giffle.

REMOUSSIN.

Une fripouille !

Morin fait un pas, puis se dominant :

MORIN.

Si vous croyez être un honnête homme, vous !

REMOUSSIN.

Oui, je suis un honnête homme ! Oui, je suis un honnête homme.

MORIN.

Taisez-vous donc fumiste, vous ne valez pas mieux que les autres !

REMOUSSIN.

Ah ! certes, je suis à votre rang maintenant, et nous serons à côté l'un de l'autre à la cour d'assises... c'est ça que vous voulez dire, n'est-ce pas... Mais, au début, quand je n'avais pas encore touché à votre sale politique, est-ce que je vous ressemblais ?

MORIN, debout.

Ah ! vous m'agacez, à la fin, avec vos airs d'agneau pascal ! Vous étiez joliment prédestiné, mon cher, car vous n'avez pas été long à vous mettre à notre niveau.

REMOUSSIN.

Quand je me suis présenté, c'était pour le peuple !

MORIN.

Ah! Ah! la bonne blague! Vous vous êtes pré senté parce que madame Rémoussin vous a excité ; vous vous êtes présenté, parce que votre orgueil a été froissé des articles du *Réveil*... Oui! Et ces articles-là, c'est moi qui les avais faits, si vous voulez le savoir! parce que je spéculais sur votre vanité de Joseph Prud'homme... C'est par dépit, que vous avez été candidat... Une fois candidat, vous avez fait comme les camarades. Parce que ça c'est un engrenage et une fois qu'on y a mis le doigt, on ne peut faire autrement que d'y passer tout entier!

REMOUSSIN.

J'ai été meilleur que les autres, tout de même.

MORIN.

Taisez-vous donc! Vous avez eu un peu plus d'hypocrisie, voilà tout... Vous avez fait semblant d'ignorer les petits verres que nous avons payés, les calomnies que nous avons répandues, les fraudes que nous avons utilisées, mais vous saviez tout ce qui se passait...

REMOUSSIN.

C'est vous qui m'avez fait faire tout cela!

MORIN.

Ta ra ta ta! Et votre discours sur les blés! Est-ce moi qui l'ai fait, votre discours sur les blés! Hein? Est-ce que c'est moi qui vous ai envoyé chez le ministre, pour implorer sa clémence! Hein? Chez ce ministre que vous traitiez de crapule quand vous n'en aviez pas besoin, et d'Excellence quand vous aviez à le solliciter. Répondez.

REMOUSSIN.

Oui... là vous avez raison, j'ai été lâche... Mais est-ce bien ma faute? Malgré mes faiblesses de la période électorale, j'étais arrivé à la Chambre avec un reste de générosité... Dès que je l'ai pu, dès les premières séances, j'ai voulu tenir mes promesses ; je suis monté à la tribune pour y faire le discours dont j'avais rêvé tant de fois... Je leur ai crié « Et la France, personne n'y pense donc ici! » On m'a accueilli par un éclat de rire si unanime, et si formidable, que j'en ai été comme assommé ; je suis descendu de la tribune en chancelant, et il y a des journaux qui ont dit que j'étais saoûl. Si mon étonnement n'avait pas été si profond, j'aurais été pleurer dans un coin... Mais devant tous ces yeux qui me regardaient, j'ai voulu faire bonne contenance... et quelques jours après je me blaguais moi-même dans les couloirs, pour ne pas paraître inférieur à mes collègues. Ah! Ah! mes collègues!... Je me serais dressé en face un danger de mort, mais j'ai eu peur devant le ridicule... oui, j'ai été lâche! Je la vois bien, maintenant, ma dégringolade! Ah! j'en ai eu des écœurements, que j'ai cachés sous un sourire d'homme supérieur ; j'en ai vu des capitulations de conscience que je feignais de comprendre et d'excuser, pour ne pas avoir l'air trop provincial et, pour qu'il n'y ait pas de petits rires autour de moi, à la buvette! Tenez, savez-vous ce qui a tué toutes mes susceptibilités, le savez-vous? Vous vous rappelez Balbigny, c'était mon idole... d'ici, je le voyais semblable à un preux, à un Bayard ; il personnifiait à mes yeux toutes les noblesses et tous les courages... lorsque je l'ai vu serrer la main de ce même ministre qu'il insultait chaque matin, la notion du juste et de l'injuste, du bien et du mal, s'est effacée en moi et de ce jour-là, j'étais bon pour toutes les besognes... Et en effet,

j'ai descendu toute la pente, et j'ai passé tout entier dans l'engrenage, comme vous dites, et vous avez bien deviné, vous, qu'avec quelques flatteries et quelque habileté, on me ferait accepter le chèque ! Maintenant, en effet, je suis à votre niveau, et j'avais tort, tout à l'heure, de vous insulter. (S'exaltant.) J'en suis là, moi, Rémoussin, à attendre la Cour d'assises et la prison !... Et je ne puis rien faire, rien qu'attendre les gendarmes qui vont venir me mettre la main au collet comme à un voleur, oui comme à un voleur ! (Il pleure.)... Un voleur, moi !... Je demande pardon !... Je demande pardon.

Il sanglote.

MORIN, touché.

Mon pauvre Rémoussin... voyons, voyons !... Ne vous désolez pas comme ça, vous allez vous rendre malade ! Et puis après, vous serez bien avancé, n'est-ce pas... Du courage, voyons... tout n'est peut-être pas perdu... Lecardonnel va arriver d'un moment à l'autre, et peut-être nous apportera-t-il de bonnes nouvelles... Je vais au devant de lui ? Venez-vous avec moi ?

REMOUSSIN.

Non. Allez seul.

MORIN.

Je vais vous envoyer madame Rémoussin.

REMOUSSIN.

Non... ma fille, plutôt.

Il sort. Après un temps, entre Léonie.

SCÈNE V

REMOUSSIN, LÉONIE.

LÉONIE.

Qu'y a-t-il ? une mauvaise nouvelle ?

REMOUSSIN.

Oui.

LÉONIE.

Mon Dieu !

REMOUSSIN.

Pas pour moi... pour... pour Morin.

LÉONIE.

J'ai eu peur.

REMOUSSIN.

Il est compromis dans l'affaire du Simplon.

LÉONIE.

Lui !

REMOUSSIN.

Oui. Il a touché. Son nom sera peut-être publié.

LÉONIE.

Le misérable !

REMOUSSIN.

Ne l'injurie pas, mon enfant... Si tu savais !... Si tu savais... comme la pente est glissante et rapide... Si tu savais ! (Il cache sa figure dans ses mains).

LÉONIE, (Elle le regarde longtemps. Peu à peu, elle comprend et tombe à genoux en embrassant son père et en sanglotant).

Père ! Père ! Oh ! mon pauvre petit père !

REMOUSSIN, (Il lui prend la tête entre ses mains et la regarde, affolé). Tu as deviné ? (Léonie détourne les yeux).

LÉONIE.

Pleurons tous les deux.

REMOUSSIN.

Si je n'avais brisé que mon avenir... mais j'ai fait le malheur de ta vie !... Oh ! ma bonne petite ! Est-ce que tu pourras jamais me pardonner ?

LÉONIE.

Je t'aime... Je sais que tu es bon... Si tu as failli, c'est qu'on t'a entraîné.

REMOUSSIN.

Oui, mais je suis coupable, cependant. Relève-toi. Conseille-moi. Qu'est-ce que je dois faire ?

LÉONIE.

Mais (Un temps.) Il me semble que c'est tout simple.

REMOUSSIN, après l'avoir longtemps regardée, et en lui tenant les mains.

Oui, tu as raison. C'est tout simple. (Il s'incline devant elle et la baise au front)... Voici ta mère... Va... Devant toi, je n'oserais pas lui avouer...

LÉONIE.

Tiens ! voilà du courage ! (Elle l'embrasse à plusieurs reprises et sort. Entre Mme Rémoussin).

SCÈNE VI

REMOUSSIN, Mme REMOUSSIN.

Mme REMOUSSIN.

Mon pauvre ami.

REMOUSSIN.

Morin t'a dit...

Mme REMOUSSIN.

Oui... qu'est-ce que tu vas faire ?

REMOUSSIN, maintenant ferme et fort.

J'y réfléchis.

Mme REMOUSSIN.

Ne fais pas de bêtises, surtout.

REMOUSSIN.

Sois tranquille, ce temps-là est passé... (Un temps.) Je vais sortir.

Mme REMOUSSIN.

Où vas-tu ?... Alfred, tu veux...

REMOUSSIN.

Me tuer... Ce serait peut-être mon devoir, je ne sais pas, mais je n'en ai pas le courage. Et puis, ça n'effacerait rien.

Mme REMOUSSIN.

Dis-moi où tu vas.

REMOUSSIN.

Non.

Mme REMOUSSIN.

Tu me jures que tu ne penses pas à...

REMOUSSIN, sans larmes.

Je te le jure... Ma pauvre femme ! Comme nous aurions été heureux si nous avions su rester dans notre petit coin... Il y a un an seulement, comme nous étions bien ici, dans le travail, dans la paix.. très modestes, très humbles !... Qu'est-ce que tu feras, toi, pendant que je serai là-bas, en prison... Et Léonie ! la pauvre enfant ! Dis-lui que je lui demande pardon, comme je te demande pardon.

Mme REMOUSSIN.

Je suis aussi coupable que toi... Ne parlons pas de cela... Cherchons plutôt les moyens... Où vas-tu? Dis-moi où tu vas.

REMOUSSIN.

Non, tu vois que je suis très calme, très maître de moi... Oui, c'est le mot, je suis redevenu maître de moi. N'aie donc aucune inquiétude. Dans une demi-heure je serai de retour.

Mme REMOUSSIN.

Tu n'attends pas Lecardonnel ?...

REMOUSSIN.

Non...

Entre Léonie.

Mme REMOUSSIN, se levant.

Ma pauvre enfant !...

REMOUSSIN.

Ma petite Léonie. Je ne te demande qu'une chose, c'est d'avoir pitié de moi... N'est-ce pas... de la pitié !

LÉONIE.

Père !...

REMOUSSIN, se dégageant.

Je reviens bientôt...

Il sort.

SCÈNE V

Mme REMOUSSIN, LÉONIE.

Mme REMOUSSIN.

Ma chérie...

LÉONIE, allant dans ses bras, doucement.

Tais-toi mère, je sais tout.

Mme REMOUSSIN.

Ton pauvre père !... Il a été entraîné... il est si faible... Il ne faut pas lui en vouloir... Tu ne lui en veux pas?

LÉONIE.

Non. Oh ! Non.

Mme REMOUSSIN.

Qu'est-ce que nous allons devenir? Toi encore, tu vas te marier.

LÉONIE.

Peut-être serons-nous toutes seules toutes les

deux. Henri m'en veut de ce qui m'arrive. Il dit que je lui ai fait perdre son avenir... Il sera heureux que je lui rende ma parole.

Mme REMOUSSIN.

Tu es une vaillante... Tu ne m'abandonneras pas ?

LÉONIE.

Non.

Elles pleurent dans les bras l'une de l'autre. Tout-à-coup, la porte du fond s'ouvre, Morin et Lecardonnel paraissent. Morin est transfiguré, Lecardonnel est radieux.

SCÈNE VI

Mme REMOUSSIN, LÉONIE, MORIN, LECARDONNEL.

MORIN.

Rémoussin ! Rémoussin ! Où est-il ?

LECARDONNEL, embrassant sa fiancée.

Où est votre père, ma chère Léonie ?...

LÉONIE.

Il vient de sortir.

Mme REMOUSSIN.

Mais dites-nous ce qui vous rend si joyeux.

MORIN.

Tout est sauvé...

Mme REMOUSSIN.

Et l'enquête ?

LECARDONNEL.

Plus d'enquête.

MORIN.

Plus de coupables... plus d'accusés...

Mme REMOUSSIN.

Pourquoi ?

MORIN.

Il y en avait de trop !

Il éclate de rire.

LECARDONNEL.

Mais, où est Rémoussin ?...

Mme REMOUSSIN.

Il va rentrer tout de suite...

LECARDONNEL, à sa fiancée.

Hé bien, Léonie, nous en avons eu une peur !

MORIN.

Oh la la!... Non !... Il y a longtemps que je n'ai pas été aussi heureux qu'en ce moment... J'ai un vrai poids de moins sur la conscience, vous savez... ouf !...

LECARDONNEL.

C'est très bien, ce qu'on a fait là, très bien.

MORIN.

Mais c'était le seul parti à prendre, voyons ! Un enfant aurait compris ça.

LECARDONNEL.

Est-ce que ça ne s'est pas toujours fait ces choses-là?...

MORIN.

Parbleu! Et sous tous les régimes. Teste et Cubières...

LECARDONNEL.

Les hommes sont les hommes... on ne les changera pas.

MORIN.

C'est évident!

LECARDONNEL.

Il n'y a qu'à fermer les yeux.

MORIN, lui tapant sur le genou.

Et puis, enfin, voyons, maintenant que nous pouvons en parler de sang-froid... en voilà du bruit, pour une affaire qui au fond... quoi? (Il rapproche sa chaise.) Non, mais dites-moi un peu ce que ça aurait donné de plus aux actionnaires du Simplon — qui sont très intéressants, je suis le premier à le reconnaître — qu'on ait fait rentrer quelques centaines de mille francs... Voyons? Qu'est-ce que ça leur aurait donné?

LECARDONNEL.

Mais rien du tout!

MORIN.

Rien du tout... On a très bien fait d'enterrer tout ça... C'est fini, n'en parlons plus... Ah! je vous aurais embrassé, vous, tout-à-l'heure, quand vous m'avez appris... Je dînerai ce soir de meilleur

appétit... Et vous ?... Mais j'ai une idée... Mesdames, voulez-vous me faire l'honneur d'accepter à dîner ce soir au cabaret... au chef-lieu.

Mme REMOUSSIN.

Je ne sais pas si mon mari...

MORIN.

Je me charge de le décider... Nous allons dîner tous les cinq bien gentiment, en petit comité... et celui qui parlera... politique sera à l'amende d'une bouteille de champagne. Ah! c'est une idée, ça!

Il rit.

LECARDONNEL, riant.

Entendu...

Entre Rémoussin.

SCÈNE IX

Les Mêmes, REMOUSSIN.

MORIN.

Voilà Rémoussin ! Arrivez donc ! arrivez donc !

LECARDONNEL.

J'apporte de bonnes nouvelles.

Mme REMOUSSIN.

Tout est sauvé !

MORIN.

Nous pouvons marcher la tête haute.

REMOUSSIN.

Moi, oui, maintenant.

Un silence, on regarde Rémoussin.

MORIN.

Je parie cent sous que vous venez de faire une bètise, vous.

REMOUSSIN.

Non, j'ai réparé.

LECARDONNEL.

Réparé quoi ? Il me fait peur !

MORIN.

Il n'y a rien à réparer, puisque personne ne saura rien !

Mme REMOUSSIN.

D'où viens-tu, qu'est-ce que tu as fait ?

REMOUSSIN.

J'ai fait mon devoir.

MORIN.

Sûr, c'est une gaffe ! Voyons, parlez.

REMOUSSIN.

Je viens du *Réveil*.

MORIN.

Le journal de nos adversaires ?

REMOUSSIN.

Oui.

MORIN.

Ça y est, ma chère Madame, je suis sûr que ça y est.

REMOUSSIN.

Je leur ai communiqué une lettre par laquelle je donne ma démission de député.

MORIN.

S'il n'y a que ça, il n'y a que demi mal.

REMOUSSIN.

J'ai reconnu avoir touché les 25.000 francs.

ENSEMBLE

MORIN.

Il est fou !

Mme REMOUSSIN.

Ça n'est pas possible.

LECARDONNEL.

J'espère bien que vous n'avez pas fait ça !

REMOUSSIN.

Je l'ai fait. Maintenant je suis redevenu un honnête homme.

MORIN.

Il faut aller au journal, dire qu'il est fou... Empêcher qu'on ne publie...

REMOUSSIN.

Inutile. On a interrompu le tirage pour intercaler ma lettre, vous arriveriez trop tard...

MORIN.

Les journaux ne sont pas encore en vente... Allons-y.

Entre Taulard affolé.

TAULARD.

M'sieur Remoussin ! Savez-vous... Savez-vous ce qu'on a fait... au *Réveil*... On a... on a affiché une lettre... avec votre signature... Vous avouez ?

REMOUSSIN.

Oui je vous avais menti tout à l'heure. J'avoue.

MORIN, après un silence général allant chercher sa canne et son chapeau.

Mon cher ami, vous m'excuserez, si je vous quitte aussitôt, mais j'ai beaucoup à faire...

REMOUSSIN.

Je devine. Vous avez peur de vous compromettre en restant auprès de moi. Allez, allez, Morin. J'envie votre tranquillité de conscience.

TAULARD.

Bravo, monsieur Morin.

REMOUSSIN.

Il n'est pas plus innocent que moi.

TAULARD.

Ça ne me regarde pas !... Qu'est-ce que je vais devenir, moi, qui vous ai défendu !... et qui comptais me présenter au conseil municipal !... C'est point d'avoir touché, que je vous reproche, c'est d'avoir été assez bête pour vous laisser prendre...

MORIN.

Venez, Taulard, venez...

TAULARD.

A revoir !...

(Il sort).

MORIN.

Vous m'excuserez, Mesdames. Dites-moi, Lecardonnel... et la demande des ouvriers ?...

LECARDONNEL.

Répondez-leur ce que vous voudrez.

MORIN.

Vous savez que l'agitation va en augmentant ; des bandes parcourent les rues... Si je ne leur rapporte pas une parole favorable, je ne réponds de rien, surtout après ce qui vient de se passer.

LECARDONNEL.

Je m'en moque.

MORIN.

Enfin !... Je vais toujours leur faire quelques promesses. Au revoir.

REMOUSSIN.

Bon voyage.

Morin sort.

SCÈNE X

REMOUSSIN, Mme REMOUSSIN, LÉONIE, LECARDONNEL.

Mme REMOUSSIN.

Alors, c'est vrai que tu as fait ça ! Imbécile, on étouffe l'affaire !

REMOUSSIN.

Tant pis. J'ai fait autre chose encore. J'ai été chez le banquier, j'ai pris un arrangement avec lui, et je lui ai donné l'ordre d'envoyer les 25.000 francs à Paris.

ENSEMBLE

LECARDONNEL.

Ah! bon Dieu! si c'est vrai!

Mme REMOUSSIN.

Mais il faut l'enfermer, mais...

REMOUSSIN.

Cet argent n'était pas à moi! je l'ai rendu!

LECARDONNEL.

C'est un vol, ce que vous avez fait là! C'est comme si vous preniez 25.000 francs dans ma poche.

Mme REMOUSSIN.

Si tu t'étais tenu tranquille, nous aurions 25.000 fr. de plus, et nous ne serions pas déshonorés.

LECARDONNEL.

C'est vrai, ça, au fait, il n'y a pas que notre argent, il y a notre honneur.

Mme REMOUSSIN.

Il est tellement borné qu'il a cru qu'on lui en saurait gré d'avoir remboursé!

LECARDONNEL.

Et au contraire, pendant que tous les autres se promèneront les mains dans les poches, il sera à l'ombre, lui, car il n'y aura que lui de condamné!

REMOUSSIN.

Tout ce que vous pourrez me dire et rien, c'est la même chose. J'ai reconquis ma propre estime, et je suis en paix avec moi-même, ça me suffit.

LECARDONNEL.

Enfin, répondez, répondez !... Pourquoi avez-vous fait ça ! Pourquoi ! Pourquoi !

LÉONIE, (sans éclat de voix).

Parlez moins haut, monsieur Lecardonnel. Vous n'êtes pas encore chez vous, ici... Et puisque vous ne comprenez pas pourquoi mon père a agi comme il l'a fait, je vous prie de sortir.

LECARDONNEL.

Vous me priez...

LÉONIE.

De sortir. Il y a ici des gens qui ont pu pu faillir, mais que leur repentir a relevés, et qui sont d'honnêtes gens. Cette société n'est pas celle qui vous convient. Sortez.

LECARDONNEL.

Eh bien... j'aime beaucoup mieux cela. Adieu.

LÉONIE.

Bonsoir.

SCÈNE DERNIÈRE

LÉONIE, Mme REMOUSSIN, REMOUSSIN.

LÉONIE.

Maintenant que nous sommes entre nous...

Remoussin, accablé est toujours assis près de son bureau à droite. Mme Remoussin entraîne sa fille à gauche.

Mme REMOUSSIN à mi-voix.

C'est cela, te voilà contente.... parce que tu as agi comme dans les romans... où retrouveras-tu un mari, maintenant... Ah! vous êtes bien pareils tous les deux.

LÉONIE, toujours sans éclat et détaillé.

Ecoute, mère, et pardonne-moi ce que je vais te dire... Es-tu bien certaine que ni toi, ni moi, nous n'avons aucune responsabilité dans la faute que mon père a commise ?

Mme REMOUSSIN, troublée.

Mais...

LÉONIE.

Il est déjà assez malheureux.

Mme REMOUSSIN.

Enfin, n'est-ce pas sa faute?...

LÉONIE.

Rappelle-toi. Père ne voulait pas se présenter... c'est toi... c'est nous qui l'y avons poussé... Nous avons été des ambitieuses et nous sommes bien coupables, nous aussi.

Mme REMOUSSIN, de plus en plus troublée.

Oui, je vois à présent. Je me rappelle... oui... je vois tous mes torts... (Elle va vers son mari.) C'est moi qui t'ai forcé à accepter le ch...

REMOUSSIN, qui écoutait depuis quelques instants. Bas à sa femme.

Tais-toi... Il ne faut pas qu'elle ait à rougir de nous deux.

Mme REMOUSSIN, lui serrant la main à la dérobée. Bas

Oh ! comme tu es bon ! Merci (Un silence.) Ecoute...

LE PEUPLE, au dehors sur l'air des lampions.

Ré-mous-sin ! Le vo-leur ! Ré-mous-sin ! Le voleur !

REMOUSSIN.

Mais j'ai restitué ! J'ai restitué ! Je ne suis pas un voleur puisque j'ai restitué ! Ils ne comprennent pas... ils ne savent pas... Je vais leur parler.

REMOUSSIN, allant ouvrir la fenêtre.

Mes amis !

Une explosion de huées et de sifflets lui répond.

Mme REMOUSSIN, refermant la fenêtre.

Je t'en prie ! Je t'en prie !

REMOUSSIN.

Gabrielle ! Ne t'approche pas !

Mme REMOUSSN.

Ils ne me voient pas !... (Elle regarde). Ils sont tous là, ceux qui t'acclamaient il y a un an ! Et le père Taulard, le voilà au premier rang !

LE PEUPLE.

Au ca-nal ! Au ca-nal !

REMOUSSIN.

Aû canal ! Ils me jetteraient au canal !... Je veux leur faire comprendre...

Mme REMOUSSIN le retenant.

Reste-là ! je t'en prie !

Ce qui suit, Remoussin le dit, devant le fenêtre, mais de l'autre côté du bureau en montrant le poing au peuple.

REMOUSSIN, au peuple.

Vous êtes des idiots ! Vous êtes aussi bêtes aujourd'hui, en m'insultant, que vous l'étiez il y a un an, lorsque vous m'acclamiez ! Est-ce que c'est moi qui suis allé vous chercher, imbéciles !... Est-ce que j'y tenais à votre députation ! (Ses yeux rencontrent les insignes posés sur le bureau. Il va les prendre.) Ah ! ah! les voilà, mes insignes... mon baromètre !... En fait-on des saletés, pour avoir ça ! Et lorsqu'on l'a, en fait-on encore pour le conserver !

LE PEUPLE.

Ré-mous-sin ! Le vo-leur ! Dé-mis-sion !

REMOUSSIN.

Mais vous croyez donc que j'y tiens à ça ! Oui, oui, c'est vous qui me l'avez donné, mais vous m'avez forcé à le payer par mille bassesses... Je vous ai dupés, peut-être, mais j'ai été le premier dupé par vous... Entre vous, le suffrage universel et moi, l'élu, il y a eu corruption mutuelle ! Nous sommes quittes ! (Il court à la fenêtre et l'ouvre). Tenez, reprenez-le ! Tenez, votre insigne, reprenez-le ! Voilà le cas que j'en fais !

Il le jette par la fenêtre. Explosion de huées et de sifflets.

LE PEUPLE.

A l'eau ! A l'eau !

Il revient en scène, ramené par Mme Remoussin et Léonie.

Mme REMOUSSIN.

On ne les entend plus...

LECARDONNEL.

Non... qu'est-ce qu'il y a donc !

Mme Rémoussin ouvre la fenêtre.

LA VOIX DE MORIN, au dehors.

Oui... mes amis, ce que je veux, c'est le bonheur du peuple, de ce peuple intelligent et fier qui a tous les droits, parce qu'il est l'instrument de la grandeur et de la prospérité de la patrie !

LA VOIX DE TAULARD.

Bravo, monsieur Morin, bravo !

CRIS.

Vive Morin ! Vive Morin !

REMOUSSIN, riant.

Ah ! Ah ! Ah ! ils crient : vive Morin !... Allons, c'est complet !... Me voilà maintenant tout-à-fait tranquille et je n'ai plus qu'à attendre... la justice !

Rideau.

Imprimerie de l'Ouest, E. SOUDÉE, Mayenne

Paris. — Imprimerie L. Maretheux, 1, rue Cassette. — 6620.